

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

154

treizième année

octobre 1966

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 3,50 F		

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes
« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02
au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.
Riksförbundet för sexuell likaberättigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles
Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1966 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1966. N° 405 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

TREIZIÈME ANNÉE OCTOBRE 1966

SOMMAIRE

Réponses au Dr Eck,

par JACQUES VALLI	437
par ANDRÉ-CLAUDE DESMON	455
par LUCIEN FARRE	464
par MARC DANIEL	466
Propos d'un vétéran, par ANDRÉ NYRAX (suite)	476
Le combat d' <i>Arcadie</i>	436
CINÉMA :	
Les désarrois de l'élève Toerless	481

LE COMBAT D'ARCADIE

UN ENSEIGNEMENT CHÂTRÉ

— C'est celui de l'histoire.

Parmi cette averse de vérités que l'énorme livre d'Albert Caraco : *Le tombeau de l'histoire* (Editions de la Baconnière, mai 1966) — fait tomber sur le lecteur — vérités offusquantes, souvent amères, voire désolées, et dans un contexte terriblement positif et même pessimiste — notons simplement ceci : « Le moyen d'avouer que la plupart des grands capitaines furent sodomites? qu'ils s'appelassent Alexandre, César ou Condé, Eugène de Savoie ou Charles XII, Moltke ou... etc..., etc..., ces foudres de guerre cultivaient les amours défendues, les mœurs des camps n'y faisaient pas obstacle.

« La Grèce et l'Orient, nous ne pouvons les concevoir ni les déterminer, du moment que les rapports entre mâles nous offensent...

« L'on s'avisait plus tard, beaucoup plus tard, d'aimer la femme comme durant plusieurs millénaires l'on n'avait aimé que l'homme, en amie personnelle et non pas seulement en bête qu'on engrosse.

« Ce point, on ne voudra pas l'éclairer, trop de lumières légitimeraient le retour à la source... ».

Et plus loin : « Il est un devoir de scandale, l'historien ne peut s'y dérober, le procès du passé commence et celui des traditions, filles de l'ignorance, filles de l'impuissance et filles de la complaisance, l'homme paraît à la limite de ses œuvres, l'aliénation ne peut se soutenir, la vérité seule à le droit de paraître inclémente » (pages 348 et 350).

**

Pour nous, nous ne légitimons rien. Nous constatons. C'est tout, dans le calme et la sérénité qui conviennent à l'étude de toutes choses.

C'est cette même Baconnière (de Neuchâtel) qui avait édité en 1948 l'admirable livre de Rom Landau : *Sexe, vie moderne et spiritualité*.

RÉPONSES AU Dr ECK

Quatre collaborateurs d'Arcadie répondent au Dr Eck qui, on le sait, a publié récemment un ouvrage intitulé « Sodome ».

Arcadie étant très largement citée, il nous a paru utile de répondre très largement, d'autant que les idées et les jugements du Dr Eck sont très souvent contraires à la vérité actuelle.

Certains lecteurs s'étonneront peut-être de ne pas me lire personnellement, alors qu'Arcadie en tant que telle est engagée, et que je suis un peu plus « admis » par le Dr Eck que mes collaborateurs. Aurais-je été sensible aux compliments qui me sont adressés?

Qu'on se rassure, je répondrai, ici et là, au cours de mes Editoriaux de 1966-1967.

Je le ferai avec le même ton qui a plu parfois à l'auteur de Sodome, mais je dirai tout ce que je pense car j'espérais bien un autre livre et le Docteur me le faisait espérer en m'écrivant avant la sortie de son essai.

Ce sera peut-être, quand même, engager un dialogue?

On lira ci-dessous les études de Jacques Valli, André-Claude Desmon, Lucien Farre, Marc Daniel.

A. B.

— I —

Le Dr Marcel Eck, psychiatre connu, vient de publier un livre qui mêle assez habilement la charité et le dogmatisme, et qui s'efforce de « comprendre » les homosexuels à partir d'une condamnation globale et sans nuances de l'homosexualité.

Pour que le dialogue puisse être poursuivi dans la clarté, il faudrait que les discussions théoriques reposent sur des

faits admis de part et d'autre, ce qui suppose une information au-dessus de tout soupçon. Nous ne pouvons examiner en détail l'information du Dr Eck, pour la bonne raison qu'il se contente le plus souvent de formules telles que « nous ne pouvons accepter que... », « il est impossible que... », etc... Quant au traitement qu'il lui réserve, je puis en juger par la façon dont il sollicite (p. 227-228) ma modeste contribution à l'étude du problème (*Arcadie* n° 139-140) : j'essayais dans cet article, par le biais d'une description existentielle, de repérer les obstacles que l'homosexuel doit franchir pour accéder authentiquement à l'autre. Le Dr Eck, prenant quelques phrases sans les replacer dans le mouvement d'ensemble, me fait dire que, s'il y a narcissisme à l'origine, celui-ci est indépassable, ce qui voue l'homophile à une irrémédiable solitude (p. 228-229) — c'est-à-dire exactement le contraire de ma conclusion. Si nous employions les procédés du Dr Eck, nous prendrions n'importe quel manuel chrétien sur le mariage, nous y lirions qu'il y a des obstacles à l'harmonie du couple, que l'homme doit dépasser un simple désir de possession, la femme un simple besoin de sécurité; nous ne retiendrions alors que la description de la relation originaire, à savoir que l'homme a d'abord tendance à voir dans la femme un objet de satisfaction ou de prestige, et nous conclurions en bonne logique qu'on ne saurait passer de la possession d'un objet à une communication entre personnes; et que de l'aveu même des moralistes chrétiens, l'amour hétérosexuel est impossible! L'histoire nous montrerait ensuite abondamment que l'humanité a dans sa grande majorité considéré la femme comme un objet, ou un moyen d'avoir des fils, et que l'idée qu'elle puisse devenir un sujet à part entière dans une relation enrichissante est une création relativement récente de la civilisation occidentale. La psychologie de l'adolescent nous montrerait enfin à quel point, dans sa première relation à l'univers féminin, le désir de conquête et de prestige devant les autres mâles l'emporte sur le souci de comprendre sa partenaire. Mais nous laisserons aux biens-pensants ce genre d'argumentation où l'absurdité se cache dans la grisaille du bon sens — car nous pensons — et sur ce point en accord je crois avec la morale chrétienne — que les tendances immédiates et l'affectivité originaire ne sont jamais en elles mêmes sources de valeurs, mais que celles-ci au contraire, et notamment l'accès à l'autre, naissent peu à peu d'un dépassement des premières

sous l'effet d'une prise de conscience lucide et du travail de la volonté. Par conséquent la communication des consciences dans l'amour peut s'édifier à partir d'un besoin originairement possessif et d'une visée primitivement solipside, selon une dialectique complexe, abondamment décrite par philosophes et moralistes, et qu'il n'est pas dans notre propos de reprendre ici : ne désirant point en effet caricaturer la pensée du Dr Eck comme il fait de la nôtre, je n'affecterai pas de croire qu'il voit dans la relation hétérosexuelle une communion immédiatement donnée, ou même immédiatement possible, par une sorte d'harmonie préétablie — point de vue absurde qu'il serait pourtant facile de lui attribuer par un découpage savant de citations. Mais, dira-t-on, si l'hétérosexuel peut dépasser ses tendances possessives primitives, pourquoi l'homosexuel ne pourrait-il dépasser son narcissisme originaire, dans un mouvement dialectique vers l'autre? Pourquoi pas en effet, et dans quelles conditions? telle était la question que je posais. Mais pour le Dr. Eck elle ne se pose pas; ce qui est possible à l'un ne l'est pas à l'autre, puisque, comme chacun sait, l'homosexuel est un névrosé, et que la névrose se traduit par une « incapacité de choix », donc de dépassement volontaire d'une situation donnée.

C'est donc sur cette conception de l'homosexualité comme névrose qu'il faudra encore une fois porter notre examen. Ce qui précède n'avait pour but que de montrer comment s'y prend un psychiatre qui se prétend ouvert et objectif, pour suivre le mouvement d'un texte et d'une pensée différente de la sienne propre : en l'utilisant pour lui faire dire exactement l'inverse de son sens évident! Mais c'est bien entendu Sodome qui est accusée de ne vouloir, dans sa paranoïa, ni entendre ni accueillir le questionnement de l'homme normal (p. 23).

*
**

Avant d'étudier avec plus de précision les théories du Dr. Eck, il faudrait faire à l'ensemble de l'ouvrage une objection de méthode : la partie historique déjà, ne me paraît pas très solide, mais je laisse à d'autres, plus compétents, le soin d'examiner cet aspect. Ce qui me semble stupéfiant dans ce livre, c'est la méconnaissance de toute

méthode sociologique : le Dr Eck ne fait intervenir le point de vue du sociologue que pour dénoncer l'influence des mauvais films, mauvais livres, mauvaises rencontres, etc... (p. 99 et suiv.). A l'époque où l'on s'aperçoit que les formes et la nature des maladies mentales elles mêmes dépendent de la façon dont une société envisage la folie et traite ses fous (1), à l'époque où l'on explique par les notions de fonction, statuts et rôles sociaux les comportements individuels qui semblent les plus aberrants (2), le Dr Eck entreprend d'étudier l'homosexuel en soi, indépendamment du statut que lui réserve telle ou telle société! Pour départager ce qui, dans la psychologie de l'homophile, tient à sa « nature » de ce qui tient à son statut, peut être aurait-il fallu commencer par une étude comparée de l'homophilie dans l'antiquité, le monde musulman, le Japon, les peuples primitifs, etc... (3). Le Dr Eck se serait peut être aperçu que l'homophilie est souvent ce qu'on l'a faite, de même qu'il s'aperçoit que l'homosexualité féminine, moins condamnée, est aussi moins « névrosée » et moins « perverse » (d'ailleurs il préfère expliquer ce fait par la « sensibilité féminine », c'est-à-dire par un verbalisme tautologique). Mais le Dr Eck choisit de prendre comme type universel l'homosexuel dans la société bourgeoise occidentale, et d'attribuer à sa déviation, non à sa situation, tout ce qu'il remarque en lui. Cette méthode est moins arbitraire qu'il ne le paraît : cette société étant encore fortement structurée par la morale judéo-chrétienne et réservant à l'homosexuel un statut d'exclusion très prononcé, c'est là que l'on aura la chance de trouver tous les déséquilibres, entraînés partout et toujours par ce statut. Mais le Dr. Eck préfère attribuer à une décision unilatérale des homophiles la perte du lien social et de la communication, en un mot leur exclusion!!! Cette forme de pensée est celle là même que Sartre dénonce dans « La Question Juive », et qui consiste à attribuer le « complexe de ghetto », le « repli sur soi » du Juif au fait qu'il est Juif, et non à l'antisémitisme qui l'enferme dans un ghetto. Ce refus de

(1) Michel Foucault : « Histoire de la Folie à l'Age classique ».

(2) Anthropologie culturelle américaine. Kardiner, Cora Du Bois, Malinowski, M. Mead, etc...

(3) Qu'on n'invoque pas le gigantisme de la tâche. Une grande partie de l'information à ce sujet est déjà faite.

toute étude dialectique (4), cette pensée substantialiste nous paraissent plus proches de la philosophie thomiste que de la science, malgré la référence du Dr Eck aux théories psychanalytiques, d'ailleurs aussitôt abandonnées dès qu'elles le gênent. Non pas que nous prétendions que tout, dans la psychologie de l'homophile, s'explique de l'extérieur : nous avions seulement tenté de montrer comment l'absence de formes instituées de communication, l'absence de modèles sociaux (patterns), entraînée par le statut d'exclusion, pouvait rendre malaisée sa relation à l'autre et le dépassement de son narcissisme. Il est même certain au contraire que la condition de l'homophile s'explique comme un perpétuel rapport dialectique entre ses tendances et son statut. Mais le Dr Eck ne veut voir qu'un des termes de ce rapport, et il nous donne le spectacle d'un homme du xx^e siècle, apparemment versé dans les sciences humaines, et qui cherche à expliquer l'individu *toujours* comme nature, et *jamais* comme situation!

*
**

Venons en maintenant à l'essentiel : quelles conceptions peuvent s'édifier sur des bases si étroites et si bancales? Le Dr Eck s'attache à montrer que l'homophilie est déviation d'abord, névrose ensuite, et peut devenir perversion enfin. Chacune de ces trois analyses nous paraît très faible, et les détails ridicules abondent, qui susciteront l'hilarité — j'en ai fait l'épreuve — des hommes cultivés les moins susceptibles de sympathie à l'égard de l'homophilie.

Dire que l'homosexualité est déviation, c'est dire qu'elle n'est pas « naturelle », avec toute l'ambiguïté que ce mot comporte. Nous serions pour notre part, fort disposés à l'accorder à l'auteur, si l'on veut dire par là qu'elle n'entre pas dans la finalité supposée de l'instinct sexuel, ou dans l'ordre de la téléologie personnelle du Dr Eck. La question, à dire vrai, ne nous intéresse guère, puisqu'aussi bien tout ce dont l'humanité s'enorgueillit (art, institutions, sciences) n'est pas davantage « naturel »; le problème qui nous préoccupe est de savoir si l'homophile peut accéder aux valeurs, c'est-à-dire à des normes universalisables. Confondre norme et nature (à moins d'être sincèrement rousseauiste et de croire en la bonté naturelle de l'homme, ce qui ne

(4) Le Dr Eck rejette aussi, sans autre forme de procès, divers travaux de sociologues qui essaient de penser la virilité et la féminité en termes de rôles sociaux et non de nature (p. 128).

me paraît pas l'option philosophique du Dr Eck) ne peut intéresser que l'entreprise mystificatrice qui consiste à revêtir du nom de nature une théorie des valeurs déterminée, quitte ensuite à glorifier la lutte contre une nature, marquée par le péché originel! Examinons cependant dans quel labyrinthe s'engage le Dr Eck avec cette notion de nature. Si l'on entend par ce mot une immédiateté pré-culturelle, il faudra nier la présence de tendances homosexuelles originaires (p. 118), sinon l'homophilie aura un fondement naturel. Le Dr Eck doit donc rejeter la découverte freudienne de l'ambivalence originaires de la libido : il a raison certes de refuser la théorie de la bisexualité conçue comme bimorphisme physiologique, puisque cette base physiologique n'existe pas, mais ce qu'entendent par là tous les freudiens, c'est une indifférence primitive de la libido quant à son objet. Le Dr Eck est bien libre de nier cette description du principe du plaisir, bien qu'il ne nous donne aucun argument (p. 132), mais il est bien obligé de réintroduire une ambivalence de l'adolescent, puisqu'il affirme partout avec force la possibilité d'une conversion à l'homosexualité par séduction. Evidemment on ne comprend plus : d'où surgit soudain cette ambivalence si elle n'était en puissance dans la libido de l'espèce humaine, donc dans la nature? Comment le Dr Eck explique-t-il que l'analyse des rêves de l'hétérosexuel puisse mettre à jour des phantasmes homosexuels (p. 304), si les deux tendances ne coexistent pas originaires au sein de la libido? Aussi bien abandonne-t-il rapidement cette idée d'une nature originaires, vierge de toute pulsion homosexuelle, pour sauter sur un autre sens du mot « nature ». « Naturel » signifie alors non plus un immédiat pré-naturel, mais un certain type de développement à l'intérieur de la culture; de la même façon Rousseau distingue la nature (les tendances originaires décrites dans les Discours) et le naturel, l'homme naturel (l'Emile), celui dont le développement culturel n'a fait que développer les germes préformés dans la nature prise au premier sens. L'homosexualité en ce sens ne serait pas naturelle, parce qu'elle n'est pas développement accompli, qu'elle n'est jamais un dépassement de l'hétérosexualité, tandis que l'inverse serait vrai. Cet argument serait à considérer si le Dr Eck conservait le schéma de développement freudien, qui fait de l'hétérosexualité une sorte de maturation et de conquête à partir d'un stade homosexuel précédent. Mais ce stade est vigoureusement nié

par le Dr Eck (p. 132). De là plusieurs apories : dépassement peut être pris dans un sens psychologique-chronologique ou dans un sens axiologique. Dans le premier cas, s'il n'y a pas originaires de pulsions homosexuelles dans la libido, ni de stade homosexuel (premières affirmations du Dr Eck), celles-ci ne peuvent dériver que des pulsions hétérosexuelles, ce qui nie sa deuxième affirmation. Sur le plan théorique, c'est une impasse; quant aux arguments tirés de l'expérience, par exemple : « Jamais homme parvenu à la « plénitude de l'amour hétérosexuel, n'a... cherché à le « dépasser dans l'homosexualité » (p. 341), ils peuvent être inversés avec une égale évidence. Les constructions intellectuelles du Dr Eck ne brillent ici ni par leur cohérence ni par leur rigueur.

Mais dans le deuxième cas, si dépassement est pris dans un sens axiologique, le problème est plus complexe : cela peut signifier qu'il y a un équilibre en soi, dont l'archétype est donné d'avance, et le Dr Eck plonge dans un naturalisme naïf, qui l'oblige à nier (p. 165) une autre découverte de Freud, la dualité des pulsions, de l'instinct de vie et de l'instinct de mort (5); s'il y a en effet, au sein de la première instance psychique, un conflit entre l'instinct de vie, la lutte entre Éros et Thanatos est perpétuellement au cœur même de l'individu, le normal n'est pas une formule toute faite, mais un équilibre à conquérir sans cesse, toujours menacé, toujours à refaire, à la mesure de chacun — et il n'est plus possible de croire à un archétype universel inscrit dans la nature des choses. On comprend que l'invincible dogmatisme du Dr Eck s'accomode mal de cette conception finale de Freud. En ce cas en effet, « dépassement » signifierait création de valeurs par le moi, et il devient clair que la notion de nature est un faux problème et ne donne pas la clef de la notion de norme. Le problème s'énonce alors ainsi : peut-on en dehors de l'hétérosexualité, se réaliser pleinement, et structurer son comportement selon des normes universalisables, et communicables? Telle était la question posée dans notre article, telle est la question que retrouve, en fin de chapitre, le Dr Eck : « Le véritable problème est de savoir si les « conditions d'éducation qui permettent l'éclosion de

(5) Il est pourtant bien difficile de s'en passer, notamment pour expliquer et traiter les névroses infantiles; voir sur ce point l'opposition d'Anna Freud et de Mélanie Klein. Mais là encore le Dr Eck supprime cette théorie d'un trait de plume.

« L'homosexualité sont naturelles. Sont-elles normales, uni-versalisables? Le sens de naturel est un peu faussé, par « la forme de cette question qui semble faire intervenir la « notion de normatif, à côté de la notion de naturel » (p. 135). On ne saurait aussi clairement faire remarquer le glissement de concepts, l'équivoque entretenue à dessein entre normatif et naturel, et l'inutilité de tout ce chapitre sur la « nature », puisqu'aussi bien le seul problème, comme le voit bien le Dr Eck dans le reste de l'ouvrage, est celui de la normativité de l'homosexualité. Il croit s'en débarrasser rapidement en disant que l'homosexualité ne peut comporter de norme universalisable, puisqu'il serait absurde de vouloir rendre tout le monde homosexuel. C'est que le Dr Eck entend par éducation et par norme quelque chose de totalitaire qui répugne de plus en plus à la conscience morale occidentale : il s'agit pour lui d'imposer, par tel ou tel code d'éducation, tel comportement comme normal, c'est-à-dire seul valable. Pour le moraliste non dogmatique au contraire, éduquer signifie rendre quelqu'un capable de choisir, et trouver une norme signifie pour l'individu trouver les moyens d'accéder à des valeurs universelles à partir de sa situation particulière, de sa singularité existentielle, et non par négation de ces dernières. En d'autres termes nous ne pensons pas, comme veut nous y contraindre le Dr Eck, que « méritent d'être érigées en principes directeurs » les « conditions éducatives qui conduisent à « l'homosexualité », pas plus d'ailleurs que celles qui conduisent à l'hétérosexualité, mais les conditions éducatives qui débarrassent l'esprit des tabous et des principes tout faits et rendent l'individu libre. En s'imaginant qu'il ne peut y avoir de normativité dans une conduite, un style de vie dès l'instant qu'ils ne peuvent devenir ceux de tout le monde, le Dr Eck confond l'universel abstrait et l'universel concret, pour employer une terminologie hégélienne : accéder à des valeurs universelles, selon lui, c'est imiter un type de comportement fixé d'avance, pour nous c'est réaliser l'universel au sein même du singulier par création morale (6). Il n'y a pas là, comme le pense le Dr Eck, oppo-

(6) Ces distinctions peuvent paraître abstraites et bien philosophiques. Nous voulons dire que sans renoncer à son homophilie et au sein même de son comportement, l'homosexuel peut trouver les valeurs de justice, de respect d'autrui, de responsabilité et de communication des consciences qui définissent une morale universalisable.

sition entre la morale et l'immoralité, la règle et l'exception, mais entre une morale de pression et une morale d'aspiration. Bergson définit la première comme une morale fermée, et nous voyons là encore que le repli à l'intérieur d'un univers mental hermétiquement clos, serait plutôt le fait du Dr Eck, bien qu'il fasse de ce travers la caractéristique de Sodome.

**

Mais même si le Dr Eck admettait notre conception de la normativité, il refuserait de l'appliquer à l'homophilie, puisqu'il en fait une névrose. Cette notion de l'homosexualité-névrose a été à plusieurs reprises examinée dans cette Revue, et je n'y reviendrai pas, me contentant de repérer les contradictions dans lesquelles elle jette le Dr Eck. Il admet certes qu'il a rencontré des homosexuels parfaitement équilibrés, mais c'est pour ajouter aussitôt qu'on sent en eux la « névrose possible ». Merveilleuse catégorie de possibilité! Si nous tenons à l'employer, je crois savoir que l'analyse de n'importe quel individu montrerait en filigrane la « névrose possible » : c'est même le principe de la classification des caractères de Woodworth (psychoïdes, schizoïdes, etc...). Je lis par ailleurs que « beaucoup d'homophiles qui présentent une névrose à l'analyse ne paraissent pas en souffrir dans la vie courante ».

Le Dr Eck se contente d'assimiler rapidement homosexualité et phénomène névrotique sans tenter d'élucider, comme le fait Freud, les divers mécanismes de leurs relations : les cas où l'homosexualité est un refuge contre une névrose à cause étrangère, les cas où le refus de l'homophilie entraîne une psychose, etc... On voit trop ce qui le gêne dans les analyses freudiennes, qui pourtant ne sont guère favorables à l'homophilie : c'est qu'elles en font malgré tout, un rouage utile dans l'économie du développement psychique. Pour soutenir sa thèse, le Dr Eck est contraint de donner des exemples insignifiants, et qui font partie de la pathologie de la vie quotidienne de tout un chacun, comme l'arithmomanie de Gide (7); il doit fermer son entendement à l'ironie de Gide, à l'humour de la dialectique

(7) Gide raconte dans son journal qu'il avait parfois l'esprit occupé par des suites de nombres, ou de notes de musique. Le Dr Eck s'appuie sur cette remarque, que tout de monde a fait sur soi un jour ou l'autre, pour discerner chez Gide une manie obsessionnelle!

jouhandienne, accueillir toutes les déclarations des homosexuels avec un esprit de sérieux paranoïde; il ne peut tenir compte de la bonté de beaucoup d'homophiles, celle qui, selon Proust, sauve même le baron de Charlus, ni de leur affabilité et aisance dans les rapports humains (je pense à Jouhandeau) ni de leur capacité de compréhension humaine (celle de tant d'éducateurs homophiles adorés de leurs élèves ou étudiants). Evidemment tout ceci, lucidité de l'humour, ouverture de la compréhension, va contre la thèse de M. Eck : s'il y a névrose et narcissisme indépassable, il ne peut y avoir ni prise de conscience d'une situation, ni détachement, ni accès à l'autre. Cette insensibilité à la contradiction nous vaut des perles d'anthologie : « Ce qui est grave, très grave, c'est que très souvent le début d'une vie homosexuelle se place sous le signe de la pureté, de la générosité, de l'altruisme » (p. 100).

La grande preuve du caractère névrotique de l'homosexualité, selon le Dr Eck, c'est qu'elle s'accompagne d'angoisse et de sentiment de culpabilité : il ne semble pas lui venir à l'idée que l'un et l'autre sont d'origine sociale, qu'ils naissent d'un conflit entre les tendances et un surmoi qui reste l'intériorisation des tabous sociaux. Comment l'angoisse et la peur ne naîtraient-elles pas d'ailleurs, de la vie que doivent mener la plupart des homosexuels, obligés de mentir à leurs parents et amis, de mener un double langage et une double conduite, préoccupés par la crainte de se trahir. Devant quelle instance l'homosexuel se sent-il coupable, sinon devant la Société, dont les tabous ont été intériorisés en lui par tout le conditionnement de l'éducation : peut-être est-ce devant la « conscience, instinct divin », etc...? Les présupposés philosophiques du Dr Eck montrent ici le bout de l'oreille. Mais il doit par ailleurs reconnaître que le sentiment de culpabilité n'est pas consubstantiel à l'homophilie, puisque « la cure risque de s'arrêter dès qu'il y a désangoissement de la situation » (p. 348) ; autrement dit, l'homosexuel dit au revoir à son psychiatre dès qu'il se trouve débarrassé de l'angoisse de culpabilité, ce qui montre bien le caractère épiphénoménal de cette manifestation. Tout ceci révèle un appareil conceptuel assez

(8) Qui ne sont pas pour autant directement utilisables, car, par hypothèse de travail, elles n'étudient pas l'homosexualité pour elle-même, mais toujours dans le cadre du traitement d'une névrose complexe.

faible et se trouve bien loin de la cohérence que l'on doit reconnaître aux constructions freudiennes (8). Mais on croit rêver devant des contradictions d'une autre taille : pour le Dr Eck, l'homosexualité est d'ordre névrotique, donc reposant sur une infrastructure psychique dont les fondements remontent à la première enfance; mais plus loin, mettant en garde les éducateurs, il explique qu'une conversation, une tentative de séduction, une expérience, un climat favorable peuvent convertir définitivement l'adolescent à l'homophilie! Curieuse névrose, qui s'attrape en quelques jours, par tentation et dialogue! soyons sérieux : ou l'homosexualité est une névrose et elle n'atteint que ceux qui en portent les germes et dans ce cas, la conversion par séduction est impossible; ou bien (et c'est notre point de vue), cette conversion est possible, et cela signifie que l'homosexualité est, non pas une névrose, mais une possibilité de l'homme en général (les phénomènes névrotiques, lorsqu'ils se présentent, provenant alors non du comportement homosexuel, mais de l'impossibilité de l'assumer devant la société). Mais assurément nous avons tort d'essayer d'enfermer le Dr Eck dans un dilemme, puisque à son avis ce sont les porte-paroles des homophiles qui ignorent la logique et vivent « dans un univers non euclidien ». Quant à lui, il nous donne sans doute un bel exemple de cartésianisme!

*
**

Le chapitre sur la perversion est du même acabit. Le Dr Eck définit à juste titre la perversion par le choix du mal pour le mal. Il prend pour exemple Jean Genêt, ce qui l'arrange beaucoup, car ce dernier croit, ou feint de croire (là encore le Dr Eck reste étrangement imperméable à l'ironie mystificatrice) au Mal de la même façon qu'un théologien, c'est-à-dire en lui accordant une réalité ontologique. Mais il se garde bien de suivre l'ouvrage admirable de Sartre qui, en bon penseur dialectique, explique la genèse de la volonté du mal et du masochisme de Genêt, comme une riposte existentielle au statut d'exclusion, où la Société a enfermé son enfance et son adolescence. « Puisqu'on me pose de toutes façons comme le méchant, eh bien je serai le méchant », tel est, grossièrement résumé le mouvement qui donne naissance à cette volonté perverse, qui n'est que l'intériorisation d'une projection sociale. Mais le Dr Eck cite Genêt et Sartre, en coupant cette volonté de la Société

qui l'a suscitée, et elle apparaît, alors comme une chose en soi, une substance inexplicable qui n'est rien d'autre que le péché, baptisé ici « tendance perverse » (9). Ici encore, ignorance, incompréhension ou mauvaise foi? car enfin le Dr Eck est intellectuellement capable de suivre l'analyse de Sartre : s'il la rejette, qu'il nous dise pourquoi (10) au lieu de l'utiliser pour lui faire dire autre chose! On pourrait faire la même remarque à propos de l'analyse que le Dr Eck fait de l'œuvre de Sade : et pourtant les études sur cet auteur ne manquent pas (11) qui auraient pu lui suggérer une explication du « cas Sade » un peu plus élaborée intellectuellement que l'appel aux forces occultes, à la « volonté de mal ». Quand on pense que c'est Sodome qui est accusée de vivre *dans un univers mental complètement clos!*

*

**

On pourrait faire les mêmes constatations d'ignorance à propos des mythes de l'homosexualité. Le Dr Eck les attribue à l'homosexualité elle-même qui, par essence, secrèterait des mythes esthétiques, justificatifs, messianiques. Depuis longtemps, les travaux des ethnologues et sociologues (De Mauss à Balandier), ont montré que tout groupe minoritaire opprimé se réfugie dans le mythe, ou dans des formes encore plus aberrantes de revanche magique sur le destin. Le mythe ne signifie ici que l'impossibilité d'une révolution. Comme la révolution sexuelle n'est pas pour demain, avec des livres tels celui du Dr Eck, il est normal que Sodome s'évade en mythes uraniens. La mystique du peuple élu chez les Juifs, celle de l'« Afrique mère des civilisations » qu'on a vu naître chez les peuples colonisés, l'idée d'une mission régénératrice de l'Allemagne, née à l'époque où elle gisait sous la botte napoléonienne (12) tout ceci montre la généralité du phénomène. La mythologie aberrante entretenue

(9) De toutes façons la perversion ainsi définie n'est pas le propre de l'homosexualité (prostitution, sadisme, masochisme, goût de détruire, etc...).

(10) Sartre montre clairement que chez Genet l'homosexualité n'est pas *cause* de l'attitude perverse, toutes deux résultant au contraire d'un choix existentiel, en riposte aux valeurs sociales.

(11) « Lautréamont et Sade », de Blanchot; « Sade mon prochain », de Klossovski, etc...

(12) Chez Fichte, Novalis, les Schlegel, etc...

par certains homosexuels sur la supériorité de leurs tendances et de leur intelligence ne s'explique probablement pas autrement, sans qu'il soit nécessaire d'employer à tort et à travers le terme de paranoïa. Mais la tentative d'une explication structurale ou dialectique (13) ne vient jamais à l'esprit du Dr Eck, pour qui l'homophilie reste une réalité substantielle, indépendante de la situation sociale où elle se manifeste. Sans s'inquiéter des travaux de la science actuelle sur la nature et la fonction sociales du mythe, il dénonce le mythe de Narcisse, de l'androgynie, du Surhomme comme s'ils étaient le produit des tendances des individus homosexuels. Mais ironie du sort : quand il veut opposer la médiocrité des amours homosexuelles à la sublimité de l'amour hétérosexuel, c'est Tristan et Yseult qu'il invoque, pour représenter ce dernier, c'est-à-dire le mythe le plus extravagant (14), qui hante la conscience occidentale, celui d'une suppression de l'altérité des consciences, qui ne peut se réaliser que dans la mort! Tant il est vrai que l'amour, quel que soit son nom, ne peut se percevoir et se penser lui-même qu'à travers un monde d'expression culturelle, c'est-à-dire une structure mythique. Encore un chapitre pour rien!

*

**

Un chapitre qui compte par exemple, et qui trouvera des oreilles accueillantes, c'est celui où le Dr Eck envisage les mesures à prendre à l'égard de l'homophilie. Justification des lois de 1942 à 1960 bien entendu, mais çà et là (p. 340 et suiv.) on sent que l'auteur serait bien heureux de réduire Sodome au silence, sous prétexte qu'elle répand par sa littérature, ses revues, ses films, des « germes » et des « doutes », des « théories » (p. 343) qui sont du prosélytisme larvé, donc une atteinte à la liberté. Là encore les idées du Dr Eck n'ont ni la clarté ni la distinction cartésiennes : il est incédent (certes) que l'homosexualité s'étale dans la rue, il est dangereux (pourquoi?) qu'il y ait des bars ou autres lieux de réunion autres que confidentiels, où l'homosexuel sache pouvoir retrouver ses pareils, puisqu'il

(13) L'explication globale des divers mythes est menée par la science actuelle selon deux directions, l'une indiquée par Jung, l'autre par la linguistique structuraliste (Lévi-Strauss).

(14) Voir Denis de Rougemont : « L'Amour et l'Occident ».

« est si facile d'attirer chez soi un garçon » (p. 143). Mais si l'on attire chez soi un garçon qui n'a pas été rencontré dans un local homosexuel, il risque de ne l'être pas, ou du moins de n'avoir aucune expérience de la chose, et nous nous livrons à une entreprise de séduction, de conversion, de prosélytisme, vigoureusement condamnée par le Dr Eck! En un mot la charité chrétienne commande de comprendre et d'aider les homosexuels, mais il faut condamner tous les moyens qu'ils pourraient avoir de trouver un partenaire, ou de s'avouer homosexuels! Qu'ils restent dans la « dignité », c'est-à-dire l'ombre, la solitude, le mystère. Après quoi on les accusera (p. 347) de s'enfermer dans un ghetto et de refuser le dialogue!

Le thème des dangers de la séduction donne lieu à des contradictions cocasses : d'un côté on affirme, avec une louable perspicacité, que « le garçon voit vite où on veut le mener » (p. 310) et de l'autre qu'en tentant de le convertir à la chose, on porte atteinte à sa liberté (p. 343). Le Dr Eck a de la liberté la conception qu'en a l'intégrisme catholique : elle est reconnue certes, à condition qu'elle ne soit pas liberté de répandre le mal, c'est-à-dire des idées autres que celles des bien-pensants. Qu'un homosexuel cherche à se faire aimer d'un garçon *qu'il aime* (15), qu'il écrive pour défendre son point de vue, c'est du prosélytisme, donc une atteinte à la liberté de l'adolescent. Au contraire un système d'éducation qui pousse tout le monde indistinctement vers le mariage, et qui prescrit une morale dogmatique inapplicable, source de souffrances et d'inhibitions pour beaucoup, voilà la vraie liberté!

*
**

Mais après avoir un peu grossi le parti pris évident du Dr Eck, pour mieux en montrer les conséquences absurdes, il est juste de dire qu'il se fonde sur une option philosophique plus profonde et plus légitime. Ce que nous lui reprochons, c'est de la dissimuler, et de présenter comme

(15) Nous condamnons évidemment la séduction gratuite d'un adolescent, que l'on a l'intention d'abandonner aussitôt parvenu à ses fins. Une première expérience menée dans ces conditions sera évidemment pour lui traumatisante. Mais le séducteur au cœur sec n'est pas propre au monde homosexuel. Ce cas rentre dans le cadre d'une éthique générale de la responsabilité.

données de la science et de l'observation, ce qui n'est soutenu que par une théorie des valeurs purement personnelle, et une vision du monde parmi d'autres. Nous avons vu qu'il condamnait l'homophilie sans nuances : il faut « lutter de toutes nos forces » contre cette déviation (p. 345), éviter le prosélytisme, etc... Or l'examen des raisons du Dr Eck ne permet pas de porter condamnation si absolue : analyses faibles, appareil conceptuel déficient, contradictions perpétuelles, manifestent au contraire, nous l'avons vu, qu'il ne saurait prétendre détenir la vérité scientifique sur l'homosexualité — ce qui serait pourtant requis pour la condamner si absolument au nom de la raison. Nous ne prétendons pas davantage détenir la vérité systématique sur sa nature et sa valeur : aussi, à l'inverse du Dr Eck, nous abstenons-nous de porter des jugements si absolus, et nous contentons-nous d'observations empiriques faites autour de nous : Que voyons-nous? que si certains sombrent dans l'homosexualité, d'autres s'y réalisent; que certains y sont heureux, d'autres malheureux; qu'il y a des voyous et de grandes figures morales; des névrosés et des génies; des narcisses et des modèles de compréhension humaine; bref, que l'homosexualité n'est pas plus une chance qu'elle n'est une fatalité de l'abîme; que, par suite, elle n'est pas un mal en soi, mais doit être jugée, comme toute situation originaire par ce qu'on a fait (16). Si le Dr Eck la condamne globalement, ce n'est pas seulement — je lui fais l'honneur de le supposer — parce que seule l'hétérosexualité adapte l'individu à la civilisation où il vit (p. 343). Si l'éducation n'avait pour but que d'adapter l'individu aux valeurs plus ou moins arbitraires et frelatées de la Société où il doit vivre, nous en serions bien vite aux aberrations de la psychanalyse américaine ou au « Meilleur des Mondes » d'A. Huxley. Le Dr Eck condamne en fait l'homophilie parce qu'il admet pour seule valeur humaine essentielle le couple dans sa conception occidentale et chrétienne (17). Le problème n'est pas seulement de savoir

(16) Poser le problème, comme le fait le Dr Eck, de savoir si certains homosexuels sont grands ou géniaux malgré ou à cause de leur homosexualité me paraît puéril à l'heure où le structuralisme, à l'œuvre dans toutes les sciences humaines, montre que chez l'homme il n'y a que des totalités indécomposables.

(17) Valeur pourtant battue en brèche par tout le cinéma, la littérature, le théâtre contemporains, dont le problème essentiel est bien la crise du couple.

si l'homophile peut réaliser cet idéal — la réponse est oui puisqu'il y a des exemples, et je ne vois pas sur quoi s'appuie le Dr Eck pour dire que l'homosexuel ne trouvera *jamais* l'amour vrai, la liberté expérimentée à travers le don réciproque, exclusif et total. Le problème plus vaste est de savoir s'il s'agit en effet de la valeur humaine essentielle, inscrite dans la nature des choses, ou bien d'une forme de réalisation affective et de rapport intersubjectif parmi d'autres possibles, étroitement liée à une culture et à une Société données.

Il y a là une sorte de cercle qui consiste à appeler « maturation affective » la forme de relation qu'on trouve souhaitable, à la déclarer souhaitable parce qu'elle correspond à la maturation affective, le fait s'appuyant sur le droit, le droit sur le fait. Le Dr Eck s'autorise de ce sophisme pour juger l'homosexuel par rapport à l'hétérosexuel qui répond à d'autres motivations, puisque le désir de fonder une famille, la conception toujours sous-jacente de la femme-proprété, imposent des conditions de durée et de fidélité draconiennes. Au lieu de se demander quelles valeurs sont réalisables au sein du lien homosexuel, le Dr Eck se demande s'il peut ressembler au mariage chrétien : comme, la plupart du temps, il n'a aucune raison de lui ressembler, il est rejeté dans la non-valeur ! Or, il y a plusieurs conceptions de l'amour : la conception occidentale et chrétienne en fait une fusion entre deux interiorités, un dialogue d'âme à âme pour employer la terminologie spiritualiste. Mais est-elle la seule valable ? Les Anciens n'y auraient vu que mythologie, et pour Nietzsche, il n'y a là que sentimentalité fade et dégénérée. L'homosexualité réalise le plus souvent une autre forme de l'amour, de plus en plus présente d'ailleurs dans l'hétérosexualité, et qui est, en gros, d'inspiration plus platonicienne : un amour qui s'adresse non à « l'âme » mais à l'intelligence, non à ce que l'autre a de particulier, d'intime, mais à ce qu'il a d'universalisable, de perfectible, un amour qui renonce à la communion pour la communication ; qui est un effort donc pour élever l'esprit de l'autre et le sien propre, en donnant à cette entreprise toutes ses facultés, et qui a conscience que cette relation risque de prendre fin lorsque l'aimé aura atteint la maturité nécessaire pour se passer de maître — à moins que leur amour ne devienne alors incitation réciproque au dépassement de soi. On peut ne pas approuver cette conception de l'amour, et lui préférer la conception spiritualiste et chrétienne du couple uni

pour l'éternité — mais il s'agit là d'un choix philosophique à expliciter et non d'une vérité médicale. Or le Dr Eck les oppose comme on oppose la vérité au mensonge : « On ne saurait trop dénoncer cette conception platonicienne « de l'amour » (p. 291), lance-t-il, défigurant d'ailleurs Platon au passage. Platon dénoncé parce qu'il ne conçoit pas l'amour comme le spiritualisme chrétien ! Voilà un mode de discussion philosophique qu'on n'entend plus guère que dans les universités espagnoles ! Pour notre part, devant l'exemple de tant d'hommes, médecins, politiciens, psychologues, professeurs, qui homosexuels ou hétérosexuels, réussissent pleinement leur vie affective en dehors des normes du couple chrétien, nous persistons à croire à la pluralité des vocations et des modes d'épanouissement du sentiment : la fidélité bourgeoise ne saurait être le seul critère de valeur, ni la vie de famille le seul idéal qui mérite d'être poursuivi.

*
**

Par un subterfuge classique à tout dogmatisme, le Dr Eck voudrait nous enfermer dans une alternative — ou bien c'est mon système axiologique, ou bien rien, la licence, l'anarchie : Gide n'a rien construit de positif, les homosexuels ne savent que détruire la morale, etc..., etc... ; s'il s'agit de la morale de pression traditionnelle, évidemment puisqu'elle les nie ou ne les accepte que s'avouant pécheurs en quête de charité, malades en quête de traitement. Mais il y a une morale gidienne de la lucidité et de l'engagement, une morale sartrienne de la liberté et de la responsabilité, une morale marxiste et prométhéenne où ils se sentent au contraire fort à l'aise. Il y a même une morale chrétienne qui parle du Salut et non du naturel et du normal. Il suffit de proposer à l'homosexuel non une morale toute faite mais une morale fondée sur la liberté, et le moindre étudiant en philosophie sait que, poussée dans ses dernières conséquences existentielles, la liberté débouche non sur le dilettantisme, mais sur l'engagement, la responsabilité et le respect de la liberté d'autrui ; la plupart des homophiles que je connais sont capables d'aller jusqu'à ces conséquences. Mais respecter la liberté d'autrui ne signifie pas se taire et laisser parler les sots, et d'autre part, comme l'ont montré Hegel, puis Sartre, la liberté ne se déploie que *reconnue*. Si l'on veut que l'homophile agisse

en homme libre et responsable, il faut d'abord le reconnaître comme tel : en le considérant comme névrosé ou en l'enfermant dans un statut d'exclusion, on ne fait évidemment que le rejeter vers les tentations de l'irresponsabilité et de l'esthétisme.

Mais de même que le ségrégationniste avance comme argument suprême qu'au fond d'eux-mêmes, les Noirs désirent vivre entre eux, de même le Dr Eck affirme en conclusion que c'est Sodome qui s'enferme elle-même dans la névrose et le ghetto. Comme ni la psychiatrie ni l'observation ne suffisent à soutenir cette assertion, on aura recours à la mystique : l'homosexualité est assimilée à la gnose, à l'hérésie (comme au Moyen Age), c'est-à-dire au péché contre l'esprit, à l'orgueil et à la volonté d'isolement. Et, semblant tirées d'un roman d'Abélio, ou de Planète, les dernières pages hallucinantes de cet ouvrage à prétentions scientifiques nous décrivent l'homosexualité comme l'une des figures cosmo-théologiques du Mal. Si nous étions psychiatres, devant ces textes, nous crierions à la construction paranoïaque. C'est malheureusement plus grave que cela, car révélateur du confusionnisme mental dans lequel tombe le catholicisme de l'« aggiornamento » lorsqu'il veut, pour paraître moderne, assaisonner d'une science superficielle ses conceptions traditionnelles : l'homosexualité ne pouvant être décrite en termes de péché, puisqu'elle est involontaire, on la décrit en termes de névrose, puis comme il faut malgré tout la condamner, on en revient au péché, et l'on en fait un péché, non plus contre la chair, mais contre l'esprit : c'est la volonté orgueilleuse de solitude de Sodome. Cette dialectique a l'avantage de ramener le lecteur bien-pensant aux délices de la bonne conscience, puisque c'est volontairement, lui dit-on, que les homosexuels s'enferment dans un ghetto moral et social. Il n'y a donc pas grand chose à faire pour eux : c'est tout ce qu'il désirait entendre.

JACQUES VALLI.

C'est un ouvrage ambigu que le dernier livre du docteur Marcel Eck. Rassemblant une érudition considérable, envisageant le problème de l'homosexualité sous tous les aspects possibles (à l'exception toutefois, des points de vue sociologique et esthétique), il se présente comme une véritable somme à prétention objective et scientifique; affichant un louable souci de compréhension du phénomène et du milieu homophiles, recherchant dans les ouvrages spécialisés — et en particulier dans la revue *Arcadie* — des éléments supplémentaires d'information ou d'appréciation, il se veut, en apparence tout au moins, l'amorce d'un dialogue entre le monde hétérosexuel et le monde homosexuel. Or, en réalité, ce livre est un livre de combat qui ne cesse de dénoncer, sinon les homophiles, du moins l'homophilie comme un mal et un danger. Ce dualisme entre une apparence lénifiante et une très réelle détermination de lutte, explique sans doute le malaise que l'on éprouve à sa lecture : sans cesse, en effet, on passe d'une conclusion qu'on approuve volontiers ou d'une observation nouvelle et éclairante, à une expression qui blesse ou à une affirmation qui fait sursauter par sa partialité. Dès lors ont été tentés de discuter ce livre page par page. Mais ce serait là, une tâche longue et vaine.

Bien sûr, réfuter telle ou telle erreur de détail, dénoncer une généralisation hâtive, suivre le texte pas à pas, est une méthode toujours possible, mais outre que c'est aborder l'œuvre par son plus petit côté, c'est risquer aussi de manquer l'essentiel, lequel se situe au niveau des postulats, admis plus ou moins explicitement par l'auteur, ainsi que de ses convictions les plus intimes. Ce serait, aussi, encourir l'accusation de ne choisir dans ce livre que ce qui est favorable à l'homophilie et de rejeter le reste, de le lire avec cette fermeture d'esprit qui, d'après l'auteur, caractérise de nombreux homosexuels.

Pour ma part, n'ayant jamais pensé que le fait d'être homosexuel entraînaît la moindre supériorité sur le restant des humains, ayant constaté qu'effectivement un grand nombre d'homophiles présentaient des signes de fragilité psychique, sachant par expérience la difficulté qu'il y a, étant

homophile, à réaliser une union amoureuse stable et harmonieuse, je n'accuserai pas nécessairement le Dr Eck d'avoir noirci exagérément certains aspects du tableau qu'il brosse. Je l'approuverai plutôt d'avoir su se moquer des rêves millénaristes de quelques-uns (fort rares d'ailleurs) et d'avoir dénoncé la naïveté de quelques-autres qui se veulent éternelles victimes et se réfugient dans la différence pour y trouver la preuve d'une imaginaire supériorité. Je reconnaitrai, en outre, que plusieurs des conclusions pratiques auxquelles il aboutit paraissent pertinentes et sages : Je citerai notamment, à cet égard, tout ce qui est dit de la cure analytique, de son opportunité, des précautions qui doivent entourer sa mise en œuvre et des résultats ambigus où elle peut aboutir parfois : ou encore, les chapitres relatifs au mariage et aux vocations religieuses. J'ajouterai, enfin, que j'ai aimé les pages concises où le Dr Eck définit la terminologie homosexuelle (exception faite pour le mot « homophilie » qui fait l'objet, à mon avis, d'un grave contre-sens et sur lequel je reviendrai) et que je me range entièrement à son avis lorsqu'il refuse de réduire la sexualité de l'homme à des considérations purement biologiques.

Mais il ne servirait de rien d'allonger cette liste. Des désaccords ou des rencontres sur des points de détail, ne signifient pas grand chose. Ce qui compte avant tout, en pareil domaine, c'est l'intention de l'auteur, le but qui l'anime et les principes qui l'inspirent. Or, à ce niveau, rien ne va plus, et je ne saurais opposer au Dr Eck un désaccord assez net et assez total sur le problème de fond qui est de savoir si l'homosexualité est une simple anomalie, qu'il faut accepter telle qu'elle est, ou si elle est un mal qu'il faut condamner.

Dans son introduction, le Dr Eck fait profession d'objectivité : il déclare notamment vouloir étudier « le fait homosexuel » et « rester aussi loin que possible des jugements de « valeur et aussi près que possible d'un devoir d'objectivité » (p. 10). Si par cette affirmation, il faut entendre que l'auteur va se distinguer de ceux qui « se voilent la « face » et se « contentent de condamner », au lieu de considérer « ce qui est », alors il est parfaitement fidèle à sa parole (mais reconnaissons, au passage, qu'on n'en attendait pas moins d'un homme de science dans la deuxième moitié du XX^e siècle et que cette attitude n'a rien d'héroïque). Mais si le devoir d'objectivité exige aussi qu'on mette entre parenthèses tout jugement de valeur pendant qu'on observe

et qu'on analyse les faits, qu'on ne se laisse guider par aucun préjugé, et surtout qu'on accepte, à l'avance, de modifier son opinion si les faits l'exigent, alors il faut craindre que le Dr Eck ne soit tout à fait objectif. Non, certes, qu'on lui reproche de porter un jugement de valeur — dès qu'il s'agit de conduites humaines, il est impossible de ne pas porter un jugement de valeur — mais trop visiblement son livre n'est pas écrit pour *aboutir* à la solution d'un problème, mais bien pour illustrer une conviction *déjà faite*. Ce n'est pas une démonstration, mais un réquisitoire et comme il écrit lui-même, à propos d'autre chose, le « dogme prime le fait » (p. 231).

La conviction la plus profonde du Dr Eck, celle qui est à l'origine de son livre et dont celui-ci est avant tout une illustration, c'est que l'homosexualité est un mal, non pas seulement une faiblesse ou une imperfection, physique, psychique ou sociale (ce qui à la rigueur peut se discuter), mais un mal absolu, métaphysique et moral qu'il convient de dénoncer et contre lequel il faut lutter. Je n'invente rien. C'est l'auteur lui-même qui le déclare. J'en citerai quelques exemples particulièrement frappants. Dans la conclusion, lorsqu'il invite les hétérosexuels à plus de compréhension à l'égard des homosexuels, il ajoute aussitôt, comme s'il avait peur d'aller trop loin : « Il ne s'agit pas « de faire l'apologie d'une déviation *contre laquelle nous « luttons de toutes nos forces* » (1) (p. 345). Dans un autre passage, lorsque, à propos de l'instinct, il s'en prend à ceux qui contestent la complémentarité et la polarité des sexes, il déclare : « S'il était démontré qu'il n'y a nulle complémentarité et nulle polarité entre des êtres de sexes différents, nous serions dans l'obligation *de ne reprocher à « l'homosexualité que de s'inscrire en dehors des usages : « l'aspect naturel du problème s'éclipserait derrière la « contingence juridique d'un droit coutumier* » (1) (p. 122). Un peu plus loin, il écrit que si on abandonne une conception finaliste et « quelque peu fixiste » de la sexualité, « il est *inutile d'épiloguer longuement sur l'homosexualité « qui ne serait qu'un phénomène historique, sociologique « relevant d'une morale sans fondement* » (1) (p. 126). Enfin il ajoute : « On voit tout le *danger* d'accepter la possibilité « indéfinie pour l'homme de modeler sa sexualité au gré « de son histoire. L'homosexualité deviendrait alors, *parmi*

(1) C'est nous qui soulignons.

« quelques autres, une manière d'être au monde » (1) (p. 127).

La formation de ces déclarations peut donner à penser que telle ou telle thèse concernant la sexualité n'est rejetée que parce qu'elle risque de permettre la justification de l'homosexualité : « C'est la porte ouverte à toutes les *aberrations*, l'homosexualité au premier chef » (1) (p. 126). Marcel Eck se défend d'une telle façon de penser : « Encore une fois, ce ne sera jamais parce qu'une théorie va contre celle que nous défendons, que nous la rejetterons pour cela ». Donnons lui acte de cette déclaration bien qu'elle ne soit pas très convaincante. En fait, si j'ai cité ces différents passages, c'est surtout parce qu'ils montrent bien ce que le Dr Eck ne peut et ne veut accepter à aucun prix, à savoir, que les tendances homosexuelles, quelles que soient leurs causes, ne sont qu'une sorte d'anomalie, une variation de la libido qui se rencontre de façon constante dans une proportion constante d'individus. Dans cette hypothèse, l'homosexualité ne serait qu'un fait brut sans signification morale ni métaphysique en lui-même, et les seuls problèmes qui se poseraient à son sujet seraient d'ordre pratique, tels ceux de savoir comment un homosexuel doit vivre pour être à la fois heureux, équilibré et parfaitement intégré à la Société. Au lieu de cela, le Dr Eck s'acharne à faire de l'homosexualité quelque chose de vicié dans sa source même, de telle sorte qu'un homosexuel sera toujours une sorte de maudit, incapable d'accéder à l'épanouissement complet de son être. Qu'il s'agisse de l'instinct sexuel, celui-ci est perverti chez l'homophile. L'homosexualité n'est pas « une autre normalité » mais une « anormalité », une tendance « contre-nature ». Qu'il s'agisse de l'affectivité, celle-ci, chez l'homosexuel, ne peut être qu'en état d'immaturité ou de régression. Qu'il s'agisse enfin du plan moral et du plan social, on ne considérera l'homosexuel ni tout à fait comme un malade (ce qui serait réduire l'homosexualité à un phénomène naturel) ni tout à fait comme un coupable (ce qui serait reconnaître la liberté pour l'homosexuel de choisir son homosexualité) mais comme un être sur qui pèse, mystérieusement, la malédiction divine et envers qui on a, de façon éminente, un devoir de charité : « Rire de cette minorité serait un *blasphème* car, pour le croyant, c'est Dieu qui l'a faite ainsi, comme elle n'a pas souhaité être. La plaindre serait une insulte car elle a droit à autre chose qu'à une pitié qui aggraverait la ségrégation » (1) (p. 340). La compréhension dont les homo-

sexuels doivent être l'objet, doit être une « compréhension charitable; charitable étant pris ici dans son sens plein, « de grâce et non de pitié humiliante » (p. 345).

Je pense avoir dégagé suffisamment, de sa gaine d'érudition, la pensée première de l'auteur, celle qui est à la fois l'origine et le but du livre. Je pense également que l'on conviendra à partir de telles prémisses, que tout dialogue véritable soit impossible. A qui servirait-il, par exemple, d'épiloguer sur le fait de savoir si les tendances homosexuelles sont innées ou si elles sont acquises, quel besoin aurions-nous de recourir à une sociogénèse ou à une psychogénèse de l'homosexualité, puisque de toute façon on refusera ce qui, à nos yeux, est l'essentiel, à savoir, qu'être homosexuel n'est qu'une manière parmi d'autres, ni meilleur ni pire, de vivre sa sexualité? Et comme, de toute façon, un bon désaccord est préférable à un mauvais compromis, je le dis tout net, mon désaccord avec le Dr Eck, est, sur le fond même de l'ouvrage, aussi complet qu'il peut l'être.

On ne saurait cependant en rester là. L'idée de base ne peut manquer de déteindre sur la description des faits et, en plus d'un point, le tableau que le Dr Eck trace de l'homosexualité se ressent de ses convictions les plus intimes. Je n'en veux pour preuve que le fait qu'il emploie, lorsqu'il s'agit de qualifier ce qui se rapporte à l'homosexualité, les termes toujours les plus péjoratifs. Citons au hasard : « fléau » (p. 9) ; « risque », « danger » (p. 14) ; « dénaturé » (p. 40) ; « contaminé » (p. 43) ; « vertige pédérastique » (p. 43) ; « catastrophe », « sordide » (p. 46) ; « choquant » (p. 47), etc... Cette liste pourrait s'accroître considérablement, mais là n'est pas le plus important. Je voudrais plutôt m'élever contre la conception que l'auteur se fait de ceux qu'il nomme « les défenseurs de l'homosexualité » ou « les tenants de cette tendance ». Il semble penser, et il le dit effectivement en plus d'un endroit, que les homosexuels, dans leur grande majorité, sont animés d'un esprit conquérant. Ils ne se contenteraient pas de se défendre ou de tenter de faire reconnaître leurs droits auprès d'une Société qui les condamne, mais encore ils n'auraient pas cessé d'affirmer la supériorité de leurs goûts sur ceux des autres, quitte à dissimuler hypocritement certaines de leurs imperfections ou de leurs faiblesses, et de chercher à faire de nouveaux adeptes, animés sans cesse d'un prosélytisme aussi zélé qu'insidieux. Bref le Dr Eck semble voir dans

l'homosexualité un phénomène envahissant dont il convient de se protéger.

Cette attitude correspond-elle aux faits? Ce n'est certainement pas vrai pour ce qui concerne la revue *Arcadie*. Certes on pourrait bien trouver, dans cette revue, quelques articles dont les auteurs se sont laissés aller à un enthousiasme un peu trop lyrique, mais la ligne d'action de son Directeur et de ses principaux collaborateurs est seulement de réclamer un esprit de tolérance dans le respect des libertés de tous. Aussi, est-il particulièrement injuste de voir, dans l'utilisation des termes d'« homophilie » ou d'« amitié », une sorte de manœuvre de séduction (cf. p. 14) qui voudrait abuser le public en dissimulant le côté charnel de certaines liaisons. Si le mot d'homophilie apporte quelque chose de neuf à celui d'homosexualité, ce n'est certes pas la suppression du sexuel, du charnel, mais plutôt l'adjonction, aux rapports sexuels, d'une dimension proprement humaine, englobant, notamment, un amour sincère et généreux de l'autre considéré en lui-même. Dire que le sexuel ne se suffit pas, qu'il doit se dépasser et parfois se sublimer, ce n'est pas forcément le nier ni le renier. On pourrait d'ailleurs faire la même remarque à propos des conceptions socratiques et platoniciennes de l'amour. Je ne pense pas que ces philosophes aient jamais vu le moindre mal dans la réalisation charnelle d'une liaison. Le mal, c'est seulement de réduire l'autre au rang d'un objet sexuel. Socrate et Platon n'avait pas besoin de souligner ou d'approuver ce qui était le plus facile et allait de soi, ce qui, de toutes façons, se produisait avec ou sans eux; il leur fallait, au contraire, insister et lutter pour obtenir un dépassement du strict principe de plaisir. Affirmer la supériorité de l'amour de l'âme sur celui du corps, combattre les tentations faciles, prôner parfois une ascèse, ce n'est pas tomber nécessairement dans les travers du dualisme ou de l'angélisme.

On peut s'étonner aussi de voir le Dr Eck accorder une telle importance à la « contagiosité » de l'homosexualité et paraître penser que de sévères mesures « prophylactiques » s'imposent. De son propre aveu, l'homosexualité ne peut se développer que chez un adolescent qui présente un terrain favorable, soit en raison de l'existence hypothétique d'un facteur chromosomique favorisant l'apparition de l'homosexualité (cf. p. 115, n° 2), soit, plus probablement, en raison de perturbations dans son développement

affectif. Encore cette période de relative indétermination affective et sexuelle, pendant laquelle une expérience homosexuelle risque de déclencher une orientation irréversible, semble-t-elle assez courte. Si l'on considère que, sur le nombre total des homosexuels, ce n'est qu'une faible minorité qui s'intéresse aux adolescents, on conçoit qu'un très faible pourcentage de cas aient pour origine une telle initiation. C'est ce que confirment mes propres observations. La plupart des homosexuels exclusifs que j'ai rencontrés et interrogés, avaient eu leur première expérience homosexuelle après leur vingtième année, et souvent celle-ci avait été précédée d'une ou plusieurs tentatives hétérosexuelles. On rencontre, par ailleurs, des hommes mariés et pères de famille qui ont eu dans leur jeunesse des expériences avec des adultes sans que cela semble les avoir marqués. On ne saurait donc généraliser en ce domaine. Il est normal que les adolescents soient protégés par la Société, de tout ce qui peut perturber leur développement affectif, intellectuel et moral. Mais il est erroné de penser que les homosexuels font leur propre recrutement, que leur nombre se maintienne ou s'accroisse grâce à des initiatives délibérées de perversion de la jeunesse. Pour ce qui est de l'influence de certains milieux comme ceux des arts, des lettres, ou de la mode, qui ne voit qu'elle ne concerne qu'un nombre extrêmement limité d'individus? La vérité est que pour le très grand nombre, l'homosexualité, quelle que soit sa cause, naît dans le secret et l'angoisse d'un cœur solitaire, qui souvent met très longtemps à la reconnaître, encore plus longtemps à l'accepter et à la réaliser. Cette réalisation se fait bien, évidemment, à l'occasion d'une première rencontre, il y a bien un commencement, une « initiation », mais peut-on parler de perversion ou de détournement à propos d'un être déjà adulte qui souhaite et recherche intensément cette expérience? aussi suis-je particulièrement surpris de lire sous la plume du Dr Eck une phrase telle que celle-ci : « Le risque de la contagion de l'homosexualité va bien au-delà de vingt et un ans et j'ai connu des sujets qui ne se sont révélés homosexuels (1) qu'à vingt-cinq et même trente ans; quelquefois plus tard chez la femme » (p. 256). Peut-on de la sorte, confondre une révélation de ses propres goûts, à l'occasion d'une expérience qui, à cet âge, ne peut être que lucide et consentante, avec une « contamination » qui exigerait une « prophylaxie » sociale? N'est-on pas là, sur la voie qui condui-

rait, inévitablement, à l'interdiction de toute pratique homosexuelle, même entre adultes consentants?

Il est enfin un dernier point à propos duquel les propos du Dr Eck semblent dépasser le strict contenu des faits : c'est lorsqu'il découvre chez certains homosexuels, soit dans leurs propos, soit dans leurs écrits, des rêves de grandeur et de prétention de réaliser un type supérieur de l'amour, voire même de représenter une humanité supérieure. Je ne nie pas les faits, seulement leur portée et leur signification. L'homosexualité n'est ni un clan, ni une caste, ni un mouvement mais une masse d'êtres isolés, souvent désemparés, toujours trop accaparés par les soucis de la vie quotidienne pour formuler des rêves de grandeur. Il ne faut pas attribuer à la multitude anonyme les rêveries de tel artiste, de tel poète, de tel écrivain. Certes des milieux, des coteries peuvent à l'occasion se constituer avec leurs tics, leur langage. Certes toute minorité à tendance à développer un complexe de supériorité et à se replier sur ses particularismes. Mais tout cela ne va pas très loin. Assimiler les sphères homosexuelles masculines ou féminines à une sorte de religion ésotérique (p. 346), croire à l'existence « d'une gnose homosexuelle incommunicable que seuls connaissent les élus » (p. 347), parler « d'une caste dirigeante de l'homosexualité » relève plus de l'imagination littéraire que d'une description fidèle des faits, et l'on peut se demander si les propos de l'auteur n'ont pas dépassé parfois sa propre intention.

Bien d'autres observations de cet ordre pourraient être faites, toutes cependant relèvent de la même source, c'est-à-dire de la conviction qu'à l'auteur que l'homosexualité représente un mal absolu et envahissant dont il importe de protéger l'humanité. Certes, son bon sens et ses bons sentiments le conduisent à combattre l'abstraction « homo-sexualité » de préférence aux êtres mortels dans lesquels elle s'incarne, mais on peut toujours craindre que, sous prétexte de combattre l'hérésie on en vienne quelque jour, à s'en prendre aux hérétiques eux-mêmes. Nul doute que les homosexuels auraient préféré moins de « compréhension », fut-elle charitable, et plus d'acceptation tolérante, ou à défaut plus d'indifférence.

Il est enfin une dernière question que je me permettrai de soulever avec la timidité du profane qui s'adresse au spécialiste, puisqu'il s'agit cette fois de la partie proprement psychanalytique du livre. A propos de l'amitié, l'auteur

s'en prend à ceux qui nient la possibilité d'une amitié déssexualisée. Il reproche notamment aux freudiens de stricte obéissance de voir « toujours la sexualité apparaître dans toute relation; ce qui n'est pas flagrant existe selon toute vraisemblance dans toute relation (et plus encore dans l'imagination des psychanalystes) » (p. 231) et il ajoute quelques lignes plus bas : « On ne saurait trop s'insurger contre la prééminence que certains disciples de Freud donnent à l'inconscient sur le conscient. L'inconscient est la poubelle où s'enfouissent tous les déchets ». Je partage entièrement cet avis mais je ne suis pas sûr que ce reproche ne puisse pas être fait également au Dr Eck lui-même lorsqu'il se demande si l'homosexualité est une névrose. Voulant prouver que les homosexualités névroses sont les plus nombreuses, et que beaucoup d'homosexualités déviation ne sont qu'en apparence non névrotiques, il déclare : « Nous ne sommes pas tellement persuadés de cette absence de névrose, dans beaucoup de cas tout au moins. Pourquoi? D'abord parce que beaucoup de névrosés dominent leur névrose et ne sont presque plus gênés par quelques manifestations névrotiques enkystées » (1). Et à propos d'homosexuels, simplement rencontrés et non traités, il ajoute : « Chez presque tous j'ai deviné (1) la névrose sous jacente, parfois peu gênante et non extériorisée parce que bien compensée plutôt que dissimulée. Je n'ai pas rencontré un homosexuel ou entendu du narrer la vie d'un homosexuel sans que l'instinct psychanalytique ne m'ait fait suspecter la possibilité d'une névrose » (1) (p. 139). Ne peut-on reprocher ici à l'homme de métier de se laisser emporter par sa profession et de trop fouiller dans les scories de l'inconscient, d'accorder trop d'importance à cette poubelle qu'est l'inconscient pour tout un chacun? un état névrotique dominé ou compensé est-il encore un état névrotique? Et si l'on examinait une population hétérosexuelle ne trouverait-on pas aussi de nombreuses névroses en puissance?

Mais peut-être, après tout, le psychanalyste trouvera-t-il dans mon refus d'adhésion, le symptôme d'une névrose possible...

ANDRÉ-CLAUDE DESMON.

— III —

Le livre du Dr Eck apparaîtra certainement aux yeux de Monsieur Tout le Monde comme un exposé intéressant du problème de l'homosexualité, plein de bon sens, de références sérieuses, agréablement écrit et impartial.

Le seul ennui est que le problème de l'homosexualité n'existe que pour les hétérosexuels. La plupart des homosexuels ne se posent pas de problème au sujet de leur homosexualité.

Mais vivant dans un contexte hétérosexuel légal et habituel, ils sont forcés de se défendre contre ce contexte.

Certes, il y a des homosexuels pour qui leur homosexualité pose aussi des problèmes. Mais il y a aussi des hétérosexuels à qui leur hétérosexualité pose aussi des problèmes. Quitter une femme pour une autre, faire avorter, etc... Ce n'est pas suffisant pour clamer qu'il existe un problème hétérosexuel.

Ceci dit, le livre du Dr Eck n'apporte rien de nouveau. C'est un rabachage de toutes les idées préconçues, de tous les poncifs en matière d'homosexualité, conçue comme maladie, ou déviation, ou perversion, au choix! De plus, dangereuse pour la société, car contagieuse!!! (sic). Mais au fait, l'hétérosexualité n'est-elle pas elle aussi contagieuse, et infiniment plus que l'homosexualité? Enfin, avec une charité toute chrétienne, le Dr Eck demande en conclusions aux hétérosexuels de se conduire en bon samaritain.

Merci.

Ce qui est infiniment plus regrettable, c'est que le Dr Eck a lu *Arcadie* — du moins il le dit, du moins il cite quelques passages et quelques citations tronquées. Rien de plus facile que de se moquer des citations tronquées. Le Dr Eck y arrive sans peine, mais on ne peut l'en féliciter. De plus on a très rapidement l'impression que le Dr Eck a peut-être feuilleté *Arcadie*, mais qu'il ne l'a pas lue. Ou s'il l'a lue qu'il ne l'a pas comprise.

Ainsi dans le chapitre 5 « L'homosexualité, névrose, déviation ou perversion », le Dr Eck prend comme type d'homosexuels Sade et Jean Genet. Cela situe immédiatement l'ambiance où le Dr Eck voit évoluer les homosexuels!

De même dans les chapitres précédents, le Dr Eck a bien feuilleté quelques livres, dont il nous cite aimablement les titres. Mais à aucun moment on ne sent en lui l'esprit critique personnel. Il se réfugie derrière ces auteurs illustres et accepte leur opinion comme parole d'Évangile.

Mais il n'a pas compris — il n'est pas le seul — que le problème de l'homosexualité est un faux problème, qui est insoluble en soi et qu'il ne pourra être résolu dans un contexte infiniment plus vaste que le jour où l'on se décidera à résoudre le problème de la sexualité.

Car comme beaucoup de gens, le Dr Eck croit savoir ce qu'est la sexualité. Sans doute la lecture du petit Larousse a-t-elle dû le renseigner dessus!

Faut-il lui rappeler qu'il n'y a actuellement aucune définition de la sexualité qui rende compte de tous les phénomènes sexuels?

Par exemple, faut-il lui rappeler qu'on ne sait pas encore ce qu'est le sexe mâle?

Que ce sexe mâle n'existe pas, qu'il est le résultat d'un bilan sexuel où interviennent selon les auteurs quatre ou cinq sexes différents? Faut-il lui rappeler que le sexe chromosomique n'est qu'un des constituants de ce bilan et non le plus important? Faut-il rappeler que le problème de l'hétérochromosome n'est pas encore résolu? Que, s'il définit par exemple le sexe mâle chez les animaux du groupe *Drosophile*, il définit par contre le sexe femelle chez les animaux du groupe *Abaxas*? Que même dans le groupe *Drosophile*, le spermatozoïde, élément mâle s'il en est, n'est porteur de l'hétérochromosome que dans 50 % des cas?

Faut-il lui rappeler que la différenciation sexuelle n'est absolument pas parallèle à l'évolution des espèces et que, en particulier les êtres humains, sont infiniment moins différenciés que les insectes, ou les poissons? Et que s'il y a une évolution, cette évolution va plutôt dans le sens de l'indifférenciation sexuelle que dans le sens de la différenciation?

Faut-il lui rappeler qu'il devient de plus en plus douteux que la fin de la sexualité soit la reproduction? Et que, si la fin de la sexualité cesse d'être la reproduction — le Birth Control en est une preuve — il n'y a plus aucune différence entre les manifestations de l'hétérosexualité et les manifestations de l'homosexualité?

Enfin, je suppose que le Dr Eck est partisan d'une spé-

cialisation à outrance et que son rêve serait une vraie termitière humaine. Là vraiment, les sexes sont spécialisés! Mais qu'il nous permette d'être d'un avis différent et de penser que loin d'être un défaut, l'immaturation est au contraire une qualité. Il l'avoue d'ailleurs lui-même lorsqu'il écrit : « La psychologie actuelle souligne le danger que présente l'acquisition trop précoce par l'enfant de ce qui l'introduit dans le monde des adultes » (p. 80). Or, précisément la chose au monde qui introduit le plus précocement l'enfant dans le monde des adultes est l'hétérosexualité. Pas l'homosexualité...

Quant aux dangers que représente l'homosexualité, j'attends toujours qu'on me les énumère! Il y a quelque chose d'innocent dans cette phrase du Dr Eck : « Il faut se méfier de ces messieurs très bien, trop bien, qui s'occupent un peu trop près de tout ce qui peut intéresser un garçon de quinze ans, quelques que soient leurs titres, leurs références et leurs fonctions! »

Comme s'il ne fallait pas se méfier encore plus de ces messieurs très bien..., etc..., qui s'occupent d'un peu trop près de tout ce qui peut intéresser une fille de quinze ans!... Avec à la clef, une grossesse inattendue, un avortement ou un infanticide.

Quand on connaît les conséquences possibles dans chacun des cas, on préfère encore les homosexuels, à moins que l'avortement et l'infanticide ne soient péchés mineurs pour le Dr Eck, face à l'homosexualité?

LUCIEN FARRE.

— IV —

Depuis que je m'intéresse à l'homosexualité (et cela commence à faire un certain temps), j'ai lu, on s'en doute, pas mal d'ouvrages sur ce sujet. J'en ai lu de toutes nationalités, et de toutes sortes : des hostiles, des favorables, des scientifiques, des superficiels, des intelligents, des stupides. Mais je crois bien que jamais je n'en avais rencontré un où se soient trouvés à ce point mêlés les genres, et où plus de parti-pris hostile se soit trouvé dissimulé derrière plus d'affectation d'impartialité que le *Sodome* du Dr Marcel Eck.

Qu'un lecteur extrêmement pressé et superficiel puisse se laisser prendre à ce masque, cela pourrait à la rigueur se concevoir (encore faudrait-il qu'il n'ait pas poussé sa lecture jusqu'au bout, car il y a vraiment des chapitres où les oreilles du renard apparaissent).

Quelques extraits du livre éclaireront ce qui précède.

« Est-il bon, est-il souhaitable de laisser s'étendre un mode de vie sexuelle qui est une déviation de la norme?... « Sans porter de jugement de valeur sur l'homosexualité..., « la loi a le droit de prévenir son extension » (p. 278-279). En conséquence, le Dr Eck approuve l'esprit de la « loi Mirguet ».

« Si la morale naturelle est la condamnation de ce qui « est contre-nature, il est certain.. que l'homosexualité apparaît comme une faute. Ce ne sont pas quelques faits « isolés... qui peuvent réintroduire l'homosexualité dans le « plan de la nature » (p. 260). Conclusion : l'homosexualité est bien contre-nature, et toute morale naturelle se doit de la condamner.

« Il y a une franc-maçonnerie de Sodome » (p. 236).

« Y a-t-il de véritables couples homosexuels?... L'existence de tels couples peut être mise en doute... L'impossibilité de la parfaite union d'amour dans l'homosexualité « ne tient pas à un refus de ceux qui la pratiquent, mais « au mal dont ils sont atteints » (p. 220-222).

« Les homosexuels ne sont pas à tendance schizophrénique « au sens strict (1), mais atteints, pourrait-on dire, d'une schizoïdie de groupe... Leur tendance paranoïde s'exprime aussi bien dans l'individu que dans le groupe » (p. 216).

Encore cette citation, qui ira droit au cœur de beaucoup d'entre nous : « Tous ceux, nombreux..., qui se sont fait « prendre dans des vespasiennes, des bains turcs, des « saunas..., auraient pu satisfaire leur passion en des lieux « sûrs et avec des partenaires choisis, mais il leur *fallait* (2) le risque, l'inconnu, le pile-ou-face de l'arrestation » (p. 142). Vous avez bien compris, lecteurs d'*Arcadie* : celui qui, épuisé par une journée, une semaine, un mois de solitude, affolé du besoin de rencontrer un être semblable à lui — que dis-je? un simple partenaire d'un instant, rien de plus, pour échapper quelques minutes à

(1) Trop aimable, cher Docteur! Merci, merci!

(2) C'est moi qui souligne. M.D.

cette solitude obsédante... — entre, le cœur battant, dans un de ces lieux où l'attendent, et il le sait, peut-être le plaisir, peut-être la ruine — eh bien! « il aurait pu satisfaire sa « passion en des lieux sûrs et avec des partenaires choisis ». J'avoue n'avoir pas souvent rencontré de monuments de pharisaïsme de cette taille.

Je pourrais multiplier ces exemples par dix, par vingt, par cent. Tout au long de ses 350 pages, le livre du Dr Eck sue l'incompréhension et l'horreur des homosexuels. Il l'avoue d'ailleurs lui-même, à un moment où le masque a glissé par inadvertance : « Il ne s'agit pas de faire l'apologie d'une déviation contre laquelle nous luttons de toutes nos forces » (2) (p. 345). Et plus loin : « L'incompréhensibilité de l'homosexualité pour celui qui n'en est pas... « dépasse trop souvent les raisonnements logiques... parce que la faille est au-delà, dans un monde où les références « ne sont plus les mêmes » (p. 348).

Le Dr Eck ne saurait avouer plus clairement qu'il n'a rien compris aux homosexuels. Bien entendu il rejette la faute de cette « impossibilité de dialoguer » sur les homosexuels eux-mêmes. C'est même là un des thèmes essentiels de son livre. Mais qu'on n'ait pas la naïveté, ensuite, de croire qu'il cherche honnêtement et sincèrement à faire la lumière. Car son siège est fait et ses conclusions sont énoncées avant même le début du premier chapitre. Et elles nous sont formellement, radicalement hostiles.

A peu près sur tous les points abordés, le Dr Eck affiche une position défavorable à l'homosexualité.

Ainsi, dans le chapitre consacré à l'histoire (où, dès l'abord, il dénonce l'« utopie historique » des homosexuels), il s'attache essentiellement à prouver que la pédérastie grecque était : a) bien moins répandue qu'on ne l'a dit : b) bien moins noble qu'on ne l'a prétendu. Quelques paragraphes, ensuite, sur le xv^e siècle italien, et c'est tout : à partir de là, l'homosexualité ne compte plus dans l'histoire. Laissons au Dr Eck la responsabilité de cette opinion (sa définition : « La véritable histoire de l'homosexualité est « davantage celle de la succession de ses formes que celle « de ses dates » (p. 21), est moins originale qu'il ne semble le croire, car je l'ai développée tout au long dans un essai d'*Homophile Studies* voici plusieurs années!). Etonnons-nous plutôt de cette affirmation : « Les problèmes individuels ont toujours été les mêmes à quelques nuances « près » (p. 20). Est-ce que vraiment le Dr Eck s'imagine

qu'un Egyptien du Haut-Empire, un esclave aztèque, un Chinois de l'époque T'ang avaient les mêmes structures mentales et affectives qu'un psychiatre catholique parisien de la seconde moitié du xx^e siècle? Mais il lui suffirait, pour se convaincre du contraire, de parler de l'amour des garçons à un Arabe, aujourd'hui même et sans aller bien loin : il verrait que tout l'édifice des interdictions, des tabous, des névroses (puisque névrose il y a...) qui font la physionomie de l'homosexualité dans nos pays est inconnu en maints pays non chrétiens, et que parler, à propos d'un Marocain (ou d'un Hindou, ou d'un Japonais, ou d'un Sénégalais... car bien entendu je n'ai choisi ici l'Arabe que comme un exemple entre cent), de « déviation », de « perversion », de « névrose », de « paranoïa », etc..., parce qu'il aime faire l'amour avec les garçons, c'est proprement se moquer du monde!

En réalité, le Dr Eck, psychiatre et catholique, est étroitement conditionné — et limité — par cette double formation. Toute forme de sexualité qui déborde le cadre traditionnel de l'Occident chrétien est, à ses yeux, une déviation. Son optique toute entière en est faussée : je suis désolé d'avoir à l'écrire (car Dieu sait si cette phrase va apporter de l'eau à son moulin!) mais c'est ainsi.

Le livre tout entier s'ordonne autour de deux « idées-force ».

La première, c'est que la différenciation des sexes est fondamentale dans la nature, et que tout ce qui tend à la minimiser ou à la nier est néfaste, « contre-nature ». C'est là un point sur lequel le Dr Eck revient, de chapitre en chapitre, comme un leitmotiv. Il attaque, à ce propos, l'opinion de maints auteurs : Freud d'abord, bien entendu, dont la théorie de la « bisexualité originelle » est combattue longuement (p. 79-86); puis le R.P. Jeannié, qui a commis le crime, dans son livre *Anthropologie sexuelle*, de nier que la différenciation des sexes soit « enracinée dans une sorte de nature » (p. 121-123); puis Georges Bataille, qui proclame la « relativité » des sexes l'un par rapport à l'autre (p. 124); puis, pêle-mêle, les féministes extrémistes qui « attaquent le mythe (?) de la féminité » en cherchant à assimiler la femme à l'homme, les « philosophes idéalistes » qui nient le caractère fondamentalement sexué de l'être humain, et « les déviés sexuels en mal de justification » (p. 128).

Pourquoi cette véhémence, presque obsessionnelle, à propos de ce point particulier? parce que, à vouloir minimiser la différenciation des sexes, on aboutit à « une explication, « voire même une justification de l'homosexualité » (p. 122) : horreur! « S'il était démontré qu'il n'y a nulle « complémentarité et nulle polarité entre des êtres de sexe « différent, nous serions dans l'obligation de ne reprocher « à l'homosexualité que de s'inscrire en dehors des usages » : double horreur!! Enfin, « c'est la porte ouverte à toutes « les aberrations (2), l'homosexualité au premier chef » : horreur suprême et définitive!!!

Nous sommes, on le voit, en pleine sérénité scientifique. Le Dr Eck prend, il est vrai, le soin de remettre (en note de bas de page, p. 122) son masque d'impartialité en écrivant — le bon apôtre — : « Tout ce qui a précédé... « montre bien au lecteur que ce n'est pas par un à priori « conformiste que nous condamnons certaines propositions « uniquement parce qu'elles ouvrent la porte à l'homosexualité ». Mais les citations que je viens de faire, et qu'il serait aisé de multiplier, prouvent surabondamment le contraire.

Car nous en arrivons au deuxième « thème central » du livre, qui, lui aussi, revient en leitmotiv du premier au dernier chapitre, et qui est intimement lié au précédent : à savoir que l'homosexuel, qui est un dévié, un malade, un anormal, a le droit d'être soigné, compris, traité avec indulgence et charité, mais que le crime inexpiable consiste à affirmer que l'homosexualité est « normale ». On pourrait citer au moins trente phrases du livre du Dr Eck développant cette idée. Celle-ci les résume assez bien : « La principale difficulté [pour traiter et guérir « l'homosexualité] est... trop souvent la méconnaissance « qu'ont les homosexuels de la nature véritable de leur « déviation et leur orgueilleux refus (2) de se considérer « comme des malades... » (p. 247). C'est là ce que l'auteur appelle, sur le plan moral, « le péché des anges » : ce refus par l'homosexuel de se considérer comme un anormal est « la faute essentielle » qui le guette (p. 270).

Dans cette perspective, tout ce qui tend à « normaliser » l'homosexualité apparaît au Dr Eck comme un mal absolu. A ses yeux, il ne peut y avoir dans l'homosexualité rien de normal, donc rien de grand, rien de propre, rien de pur (de là son opinion sur l'impossibilité d'un véritable « amour « homosexuel », à propos de laquelle il contredit l'abbé

Oraison, qui est persuadé du contraire (p. 222-223). Et tout ce qui peut contribuer à accréditer l'idée que l'homosexualité n'est pas une « aberration » (p. 126) doit être combattu avec vigueur : au premier chef, bien entendu, la revue *Arcadie*.

Ah! vraiment oui, dans son attitude vis-à-vis d'*Arcadie*, le Dr Eck se surpasse lui-même en jésuitisme (qu'on prenne ce mot, bien entendu, en son sens courant, et qu'on n'y voie nulle attaque contre la Société ignacienne!).

Dans sa Préface, il prend soin de dire qu'il a dépouillé la « presque totalité » (*sic*) de la collection de notre revue. Il rend hommage au « louable effort d'objectivité » de « beaucoup de ses collaborateurs », et balance avec ostentation l'encensoir au nez de notre directeur André Baudry, louant son « souci de dignité humaine » et sa « parfaite « connaissance du problème ». Excellent! Voici donc, pour la première fois, quelqu'un qui ose écouter ce que les homosexuels ont à dire sur eux-mêmes, et qui s'adresse, à cette fin, à leur propre revue... Que d'espoirs sont donc permis!

Mais halte! *Arcadie* est « manifestement tendancieuse et « polémiste... elle ne peut se départir d'un prosélytisme « latent qui peut la rendre dangereuse... ». Car *Arcadie* commet le crime majuscule aux yeux du Dr Eck : *Arcadie* cherche à réconcilier les homosexuels et leur homosexualité. *Arcadie* affirme qu'on peut être heureux au sein de l'homosexualité. *Arcadie* refuse de considérer les homosexuels comme des malades, et croit que la meilleure (la seule) façon de « guérir » un homosexuel, c'est lui faire accepter, « assumer » son homosexualité dans toutes ses dimensions. Cela, le Dr Eck ne saurait le supporter : c'est le péché sans pardon.

Alors, avec une grande maestria, le Dr Eck fait subir deux traitements aux citations qu'il extrait d'*Arcadie*. Si ce sont des passages favorables à l'homosexualité (c'est le cas des citations de Marc Daniel, en général), il les écarte avec irritation ou dérision, avec un commentaire du genre : « pure propagande! prosélytisme! manque total de sérénité! « exagération manifeste! », etc... — Si, au contraire, ce sont des passages qu'on peut citer pour donner des homosexuels une image déplaisante, alors il s'en donne à cœur joie, il les reproduit in-extenso, ou en les tronquant juste autant qu'il faut, et il ajoute : « Vous voyez bien! ce n'est « pas moi qui le dis : c'est *Arcadie!* ». — Tel est, entre

autres, le cas de la plupart des citations de notre directeur André Baudry, qui (on le sait) se montre souvent très sévère, dans ses éditoriaux, pour certains aspects de la vie de certains homophiles : manque de responsabilité, superficialité, égoïsme, etc... Tous ces passages-là sont montés en épingle par le Dr Eck, qui fait alors briller le nom du directeur d'*Arcadie* pour ajouter : « Si les homosexuels « sont ainsi, vus par leur propre chef de file, alors comment « prétendre ensuite que l'homosexualité est une chose normale et saine? ».

Voilà à quoi sert *Arcadie* au Dr Eck : de réserve de munitions contre les homosexuels et contre les propres thèses que nous défendons depuis douze ans. Procédé d'une admirable honnêteté, comme on voit.

Il n'est pas jusqu'au mot « homophile » qui ne suscite l'ire du catholique médecin, car il implique une certaine « idéalisation » de l'homosexualité : « Le therme homophile... risque de séduire quelques âmes candides, persuadées que le danger est moins grand là où le sexuel paraît « exclu... Ceci apparaît dangereux... la manœuvre est mani-feste » (p. 14). Non : l'homosexualité est, et reste, pour le Dr Eck, une simple aberration sexuelle, et tout ce qui tend à lui ôter son caractère de tare malsaine est à rejeter.

Dans ces conditions, on ne voit pas très bien quel terrain d'entente il pourrait y avoir entre le Dr Eck et *Arcadie*. En fait, il n'y en a pas : son livre est l'*Anti-Arcadie* comme Frédéric II écrivait l'*Anti-Machiavel*. Le seul point où le Dr Eck reconnaisse qu'*Arcadie* a raison est lorsque notre revue reproche à certains homophiles (pardon : à certains homosexuels) de mener une vie peu digne de respect. Là, notre psychiatre exulte : « Ce n'est pas moi qui le dis! ce « sont eux-mêmes qui le reconnaissent! ». En dehors de là, il n'y a à ses yeux, dans *Arcadie*, que propagande et prosélytisme dépourvu de tout esprit scientifique.

Ce compte rendu est déjà bien long. J'aurais scrupule à le développer encore : d'autres collaborateurs d'*Arcadie*, plus compétents que moi, expriment, de leur côté, ce qu'ils pensent du livre en question, et je ne veux pas marcher sur leurs plates-bandes. Il serait pourtant tentant de dépouiller un à un les arguments du Dr Eck et de les combattre; ce serait même, dans bien des cas, un exercice amusant et facile (ainsi, lorsqu'il part en guerre contre ceux qui « virilisent » la femme, et qui par là-même « ouvrent la porte aux formes « les moins orthodoxes de relations sexuelles », on pense

aussitôt à Jeanne d'Arc, à Mme Curie, femmes aussi peu « féminines » que possible : étaient-elles donc des suppôts de l'homosexualité sans le savoir?). Mais je dois y renoncer, car ce serait réécrire le livre du Dr Eck, et l'espace me manque ici.

Je dois cependant lui répondre sur deux ou trois points où il me met personnellement en cause.

Tout d'abord — et la chose est grave, car elle prouve son parti-pris — il me reproche de faire l'« éloge » de l'homosexualité (p. 207). Je défie tout lecteur de bonne foi de trouver dans mon œuvre le moindre « éloge » d'un goût sexuel qui n'a pas à être plus « loué » que « blâmé ». On ne fait pas l'éloge des gauchers, ni des amateurs d'huîtres. L'éloge et le blâme n'ont rien à voir ici : seul le Dr Eck en revient toujours à ces notions de morale périmée, mais qu'il ne me prête pas ses préjugés! Cela dit, il est exact que j'ai toujours cherché à dégager les éléments positifs de l'homosexualité. Certains (c'est leur affaire) s'acharnent à mettre en lumière ses côtés négatifs. Quant à moi, mille regrets : je ne suis pas masochiste. Je ne me roule pas dans la poussière des confessionnaires ni sur le divan des psychanalystes en pleurant sur mon triste destin. Je crois que l'homosexualité fait partie de la nature, et que seule la tradition morale anti-naturelle du christianisme la transforme en une « aberration ». Mais il ne me vient pas à l'idée de prôner l'homosexualité, ni de l'opposer à l'hétérosexualité. Cela, je l'ai écrit en toutes lettres, à maintes reprises, dans *Arcadie* : mais le Dr Eck préfère ne pas s'en souvenir, pour pouvoir, à propos de mon article *La chance d'être homosexuel*, m'accuser de faire l'apologie de la déviation. Il n'est pas possible de déformer davantage la pensée d'un auteur qu'il ne le fait de la mienne.

Pas davantage les homosexuels raisonnables n'ont-ils l'« orgueil » de leur homosexualité — une autre marotte de l'auteur de *Sodome*. Ce serait absurde. Mais s'il arrive que certains, dans le feu de la polémique, prennent des positions exagérées (du genre de celle de Wilde : « L'amour « homosexuel est plus grand que l'autre amour »), l'explication n'est pas difficile à trouver. Il est logique qu'un excès d'humiliation entraîne parfois un excès d'orgueil. Si les Juifs avaient été moins persécutés dans le passé, il s'en trouverait moins pour se considérer comme appartenant à une race élue. A force de s'entendre répéter que l'homosexualité est contre-nature, quelques-uns ont pu être tentés

de répondre : eh bien soit, mais c'est parce qu'elle est au-dessus de la nature. Point de vue puéril, mais heureusement très peu répandu. Les développements du Dr Eck à propos de l'homosexualité considérée comme un « Haut Rite » et comme une manifestation de la Gnose sont tout bonnement délirants : on voit qu'en fait d'homosexuels, ce médecin ne connaît guère que des malades et des cinglés !

Tout au contraire, la plupart des homosexuels préféreraient certainement ne pas être ce qu'ils sont. Non parce qu'ils en ont honte, mais parce qu'ils trouvent cela difficile. Non parce que c'est *mal*, mais parce que c'est *incommode*. Un gaucher (toujours cette comparaison...) ne se considère pas comme un malade ; malgré cela, il aimerait mieux être droitier, parce que tous les instruments dont on se sert dans la vie courante sont faits pour les droitiers. Les structures de la Société où nous vivons sont faites pour les hétérosexuels : or tout le monde n'a pas la vocation de vivre en marge, d'avoir à réinventer chaque geste pour son propre compte.

Cela étant, toute tentative sincère d'aider les homosexuels devrait consister, non pas à les accuser d'orgueil (imputation ridicule et perfide), mais à faire en sorte que le monde où ils vivent leur soit plus accueillant. Le moins qu'on puisse dire est que le livre du Dr Eck n'y contribue guère.

Sur un autre point, l'auteur de *Sodome* me rive mon clou, avec fracas. Parce que j'ai écrit que la loi anti-homosexuelle de 1942 était « le symbole de cette sombre « période où la France recula de deux siècles sur la voie « de l'histoire », le Dr Eck se déclare « peiné de trouver « de tels arguments sous la plume de quelqu'un qui veut « faire œuvre historique ». Eh bien, là encore : désolé, cher Docteur, mais je maintiens ce que j'ai écrit. Cette loi de 1942 s'inscrivait dans tout un contexte régressif d'« ordre moral », de « retour aux sources » analogue à celui du Franquisme d'Outre-Pyrénées et du Salazarisme portugais — traditionalisme, catholicisme agressif, réaction sur toute la ligne. Je crois de toute mon âme que tout cela était néfaste, mortel même pour la France, pays de progrès et de liberté. Que le Dr Eck ne soit pas de mon avis sur ce point, je le crois volontiers ; mais il pourrait du moins avoir l'honnêteté de reconnaître que je ne suis pas le seul à défendre mon point de vue, et que des historiens des plus sérieux ont, en effet, mis cette entreprise de réaction catholico-

moraliste au nombre des fautes graves du gouvernement de Vichy.

Je conclus — il en est temps.

Pour moi, le « phénomène homosexuel » est beaucoup plus simple que tout cela, et beaucoup plus aisé à résoudre. Dès lors qu'on prononce à son sujet les mots d'« aberration », « déviation », « névrose » et « maladie », on se condamne à n'y rien comprendre. Ce qui crée la névrose, c'est le contexte social, familial, religieux, etc..., où s'insère la destinée des homosexuels d'aujourd'hui. Dans la Grèce antique, à Rome, en pays d'Islam, en Inde, en Extrême-Orient — j'en passe... — l'homosexualité étant admise au même titre que toutes les autres manifestations *normales* (j'insiste sur le mot) de la sexualité, elle est intégrée à la vie quotidienne et ne pose pas plus de problèmes psychologiques que le fait de préférer les femmes grosses aux maigres ou l'omelette aux œufs à la coque.

C'est notre société, avec son acquis judéo-chrétien (souvent inconscient) qui crée *artificiellement* la névrose des homosexuels.

Un livre constructif sur ce sujet devrait s'attacher à abattre cet obstacle sur la voie d'une meilleure intégration de l'homosexuel dans le monde. Dieu merci, il en existe — surtout, hélas, en langue anglaise. Je ne désespère pas d'en voir paraître un en France.

Mais, pour aujourd'hui, le livre qui nous est proposé va exactement à l'encontre de ce but. Il est malhonnête et néfaste. Je suis désolé qu'un placard publicitaire paru dans *Arcadie* en recommande la lecture, car il a de quoi désaxer et dévier bien des homosexuels en mauvais termes avec leur propre nature. Et je frémis en pensant à tout le mal qu'il va faire auprès de ses lecteurs, qui risquent d'être nombreux hélas, étant donné la collection où il paraît.

MARC DANIEL.

PROPOS D'UN VÉTÉRAN

par ANDRÉ NYRAX.

2^e PARTIE (1)

En Octobre dernier, l'un de nos camarades a donné ici une causerie très remarquée : « Quelques souvenirs d'un « vieillard homophile et leurs enseignements ». Et cet homme érudit, licencié en philosophie, nous a raconté sa vie, dont le crépuscule (c'est bien ainsi qu'il faut parler de la soixantaine) est éclairé — mais les rayons du soleil couchant ne sont-ils pas les plus beaux? — d'une part par l'accord de sa foi protestante avec son homophilie, de l'autre par la découverte d'un garçon de 25 ans, toujours présent à ses côtés, dans la solidité d'une liaison qui dure depuis des années. Peu, au même âge, sont à même de remercier le ciel d'une pareille faveur; les miracles, par définition, sont rares. J'avais seulement pensé à extraire de mon expérience personnelle, de l'existence d'un célibataire homophile, qui fut, somme toute, heureuse, et qui l'est encore, grâce à *Arcadie*, quelques anecdotes et quelques exemples. Mais voici que notre Directeur, jamais à court d'idées nouvelles, a annoncé dans la circulaire de février que bientôt ses collaborateurs viendront ici même vous raconter leur vie : Les notables d'abord, ces Académiciens d'*Arcadie* qui sont à peu près, comme les Goncourt, au nombre de dix. Et puis les collaborateurs de second rang, parmi lesquels votre serviteur. Et moi qui croyais être ce soir une dernière fois de service (j'avais déjà dit cela l'an dernier), mais comme dit Pierre Nédra, Jupiter ordonne. Et puis, André Baudry estime, et j'en suis d'accord, qu'en *Arcadie*, en ce club, au milieu de vous, mes chers amis, il n'y a pas de retraite pour l'attachement, le souvenir... et l'amitié!

(1) Voir *Arcadie*, n° 153.

PROPOS D'UN VÉTÉRAN

Je me bornerai donc à un bref parallèle entre la situation des homophiles parisiens il y a une trentaine d'années et celle qui est présentement la vôtre. Aussi bien André Baudry lui-même est-il trop jeune pour établir, par ses propres souvenirs, une telle comparaison.

Je ferai immédiatement un sort à l'affirmation de ceux qui prétendent que, de leur temps, c'était bien mieux. C'est seulement leur jeunesse qu'ils regrettent, l'époque où fantaisies, aventures et plaisirs de toutes sortes leur étaient offerts, avec une certaine facilité de se reconnaître, dans des endroits connus d'eux. De fait, en règle générale, les homophiles de 1930 étaient bien plus apparents qu'aujourd'hui : souvent maquillés, provocants, reconnaissables en tous lieux, et, dès lors, absolument déconsidérés, montrés du doigt par la foule narquoise, souvent hostile. En 1966, nous marquons donc un point, puisque, la plupart du temps, ce sont les jeunes hétérosexuels eux-mêmes qui se font remarquer par leur tenue excentrique. Il y avait des bars, des restaurants spécialisés, en moins grand nombre qu'actuellement, et quelques dancings, dont la vogue et la fortune étaient éphémères, comme aujourd'hui. A noter aussi ce grand rassemblement saisonnier qu'étaient les bals du Mardi-gras et de la Mi-carême, dans la grande salle de Magic-City, rue de l'Université; plusieurs centaines de spectateurs, autant de travestis, des éphèbes grecs et romains aux muscadins et merveilleuses du Directoire, styles qui permettaient les costumes les plus suggestifs, en passant par les seigneurs de la Renaissance, couverts de brocarts, de velours, de rubans et de perles, et pour lesquels une bonne part de l'assistance avait les yeux d'Henri III. Y venaient, en curieux bien sûr — du moins le disaient-ils — les artistes et comédiens les plus réputés; on y vit ainsi : Mistinguett, Maurice Chevalier, Jane Renouard, Fernand Gravey, et bien d'autres. Tout le long de la rue de l'Université, et jusque sur l'avenue Bosquet, de longues files de curieux, parmi lesquels de nombreux connaisseurs, appréciaient à haute voix, souvent par des lazzis, les travestis tout heureux de se faire admirer. La salle fut démolie dès avant la guerre de 1939, et pareilles manifestations, qui faisaient partie de Paris-plaisirs en somme, ne se renouvelèrent pas. Il y a peu de chances qu'on en revoie jamais de semblables, mais si cela arrivait, vous pouvez être assuré que ce ne serait pas la Direction d'*Arcadie* qui vous donnerait des billets de faveur pour vous y rendre!

A la même époque, naquit une association préfigurant,

par certains côtés, le Club des Pays Latins, sous le titre « Les Troglodytes » officiellement déclarée, dont les adhérents recevaient une carte nominative, ce qui n'est pas le cas ici. J'ai déjà conté, lors d'une causerie sur la danse, il y a trois ans, la vie de ce Groupement, somme toute sympathique et de bonne tenue. Tout comme *Arcadie*, il trouva d'abord asile dans un café médiocre, du côté de Grenelle; puis, montant en grade et se développant, dans un salon réservé de la Porte Dorée. Il y eut des conférences, des dîners, et on y dansait bien sûr. Mais ce frêle bateau fit naufrage à cause d'un bal de nuit, paré et costumé, à la fin duquel, à l'aube, la police, qui guettait la sortie, emmena les travestis — et eux seuls — à la Préfecture, où on les garda jusqu'à vérification de leur identité et de leur domicile, sans autre suite d'ailleurs. L'Association disparut sans laisser de traces; aucun des adhérents n'en fut inquiété, ni de près ni de loin. Il y avait pourtant à ce bal de nombreux garçons de dix-huit à vingt et un ans, mais il faut dire que cet âge n'était pas alors l'épouvantail qu'il est devenu et ne vous plaçait pas, comme aujourd'hui, sous le coup des lois. Et en ce temps, il n'y eût rien non plus qui ressemblât au Rapport Mirguet, qui a donné tant de tablature au Directeur d'*Arcadie*...

Par contre, le climat général, l'opinion étaient plus hostiles que maintenant à l'homophilie, ni plus ni moins du reste répandue, en valeur relative, mais décrite presque partout comme une perversion, comme un vice, dans les livres, dans la presse, en toutes occasions. On en parlait moins, bien sûr, qu'aujourd'hui, mais c'était toujours des propos injustes, des jugements blessants et cruels. Tout cela s'est quelque peu atténué de nos jours, où l'on parle beaucoup, et partout de nous, trop à notre gré, mais parfois quand même avec un peu plus d'objectivité et de compréhension. On n'aurait pas pu imaginer, par exemple, il y a trente ans, que des évêques, fussent-ils anglicans, se soient montrés favorables à l'adoption du rapport Wolfenden. Vous me direz que cela concerne l'Angleterre, non la France. Tout de même, tout n'est pas pire, tant s'en faut, dans l'état de l'opinion, dans le jugement des gens intelligents, mieux renseignés à notre époque.

Un petit fait, choisi parmi bien d'autres. Dans la première édition du Larousse du XX^e siècle, publiée de 1925 à 1930, à la rubrique « Trajan » après avoir énuméré les mérites exceptionnels de ce grand empereur, on pouvait lire :

« On doit relever contre Trajan l'infamie de ses mœurs « privées » (Notice, il est vrai, due à la plume d'un professeur d'histoire, frère d'un des plus hauts prélats de l'Eglise de Paris).

Or, dans l'édition de 1964 de l'Encyclopédie Larousse, l'article concernant Trajan est six fois plus long, comporte l'énumération de ses titres éclatants au respect de la postérité, mais ne dit plus un mot de ses « mœurs privées ». L'Histoire ne se préoccuperait-elle donc plus de faire connaître et d'apprécier que cet empereur préférerait faire l'amour avec ses centurions et ses tribuns qu'avec les patriennes ou les courtisanes de Rome?

Ainsi notre temps serait-il moins systématiquement agressif et injuste à notre égard, si bien qu'on peut conclure qu'après tout, d'une génération à l'autre, comme souvent, meilleur et pire s'équilibrent. Et vous pouvez, dans le respect des lois, dont certaines applications vous paraissent parfois bien dures, vivre notamment en toute sécurité légale avec l'ami de votre choix, et sans difficulté avec votre entourage, si votre comportement sait rester digne et discret.

Pour en terminer avec la comparaison entre deux époques, n'est-ce pas finalement au bénéfice du temps présent que nous devons, surtout en ce lieu, l'inscrire, indiscutablement? Car il n'y avait pas alors *Arcadie*, cette revue qui, au cours de ces douze ans révolus, nous en a tant appris sur ce que nous sommes, sur notre vie, sur nos problèmes, nous réconfortant, nous rassurant, et nous distrayant aussi de nos difficultés personnelles pour nous rendre, à l'égard de nos semblables, plus compréhensifs et plus fraternels.

Nous, vos aînés, que de fois avons-nous pensé, et Julien Jacq vous le redisait au début de l'année « Ah! si quand « nous étions jeunes, *Arcadie* avait existé! ». Et ce Club, chers amis, sur lequel, comme pour toute œuvre humaine, tant de méchants propos ont été tenus, souvent par les bénéficiaires eux-mêmes, que de bien n'a-t-il pas fait? Etroitement mêlé, depuis neuf ans, aux côtés d'André Baudry, à la vie de cette maison, je puis en témoigner. Que de camaraderie, que d'amitiés, que d'affections, et disons-le que de tendresse, qui n'auraient pas eu l'occasion d'éclorre et de s'affirmer en dehors de cet asile où vous ne craignez rien, où vous pouvez parler librement, être vous-même, déposer ce masque d'hypocrisie qui nous est si souvent à charge dans la vie extérieure, et où, moins fréquem-

ment que vous le souhaitez, mais plus souvent que vous en convenez, vous avez rencontré l'une de ces amitiés à l'aide desquelles il est si doux de faire un bout de chemin dans la vie. Mais il faut — permettez-moi ce conseil — y venir, comme autrefois dans ces auberges que je ne nommerai pas, parce que le développement du tourisme a changé cela, avec au fond de votre cœur ce que vous désirez vous-même y trouver, beaucoup de gentillesse, de simplicité, de bonne volonté. Bien sûr, André Baudry a renouvelé ces conseils, et combien mieux, dans une récente lettre personnelle, mais je pense avec lui qu'en *Arcadie*, il faut redire inlassablement les mêmes vérités. Et puis, n'y a-t-il pas constamment parmi nous des nouveaux, que nous devons instruire et reconforter?

(A suivre)

ANDRÉ NYRAX.

LE SHAKER

RESTAURANT

6, PASSAGE BRADY — PARIS - X^e

(Entrée : 20-22, boulevard de Strasbourg)

Métro : Strasbourg-Saint-Denis

Tél. : BOT. 22-04

Anciennement JACQUES de l'Incognito et du Léopold

CINÉMA

LES DÉSARROIS DE L'ÉLÈVE

TOERLESS

film allemand de VOLKER SCHLOENDORFF.

Peut-être quelques arcadiens ont encore présentes à l'esprit les divergences de vues de deux collaborateurs de cette revue au sujet du roman d'où est tiré ce film, l'un le portant aux nues après que l'autre l'eut un peu abusivement dénigré.

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ne convenait, semble-t-il, au très curieux et très insolite ouvrage de Robert Musil (1).

Quant au film réalisé avec soin et goût il tranche heureusement sur les médiocrités du cinéma allemand contemporain.

Œuvre presque trop fidèle au roman, ce film ne peut se départir d'une certaine froideur inhérente à son personnage principal.

Toerless, en effet, ne « s'engage jamais », il regarde le monde, et le profil de camée de Mathieu Carrière, le descendant de huguenots français qui l'incarne, s'émeut rarement. Il reste beau, lointain, facilement méprisant. Il est le témoin éceûré mais aussi le complice passif des brimades et tortures que deux de ses condisciples font subir à un autre élève, Basini.

Les deux tyrans « in nucleo », comme disait Musil, sont l'un Reiting, vulgaire, brutal, sexuel aussi (pour tout connaître, dit-il) — l'autre, Beineberg, plus luciférien, dandy glacé, recherchant l'aviissement systématique de sa victime, étudiant le mal comme d'autres la dissection.

Entre eux, Toerless, incertain, hésitant, curieux et tenté sans doute, mais plein de dégoût, fertile en reniements, humain trop humain, type du faux héros.

Trop sensible, dira le conseil de discipline, ravi de cet échappatoire pour rendre à ses parents un élève inclassable.

La peinture du microcosme : un collège de province au temps de la monarchie austro-hongroise, est réussie.

Rien, ici n'incline à l'abandon, à la ferveur, aux passions. La sexualité elle-même n'intervient que de façon très seconde et ne peut être

(1) Le livre a paru aux Editions du Seuil. Prix : 9,60 F (en vente).

qu'hâtive et brutale. C'est avant tout dans un cadre de monastère un domaine où règnent la force, l'oppression, la peur.

Les professeurs, quelque peu monstrueux, sont impitoyablement burinés.

Le décor, que ce soit le collège ou la bourgade tout en gris, brume et pluie fait frissonner.

Que manque-t-il à tout ceci pour que ce film soit un grand film?

Un peu de liant, d'humanité, de chaleur humaine peut-être, mais Schloendorff pouvait-il ajouter au roman?

On contemple ce film, on en détaille les beautés, on n'est pas pris par lui.

Reste un témoignage de haute qualité sur cet univers des adolescents que nous avons connu et où, heureusement, nous ne serons jamais replongés.

SINCLAIR.

ENFIN! le livre le plus demandé :

MARCEL GUERSANT

J E A N - P A U L

Ed. de Minuit — 16,50 F (avec port : 19 F)

Dr LAGROUA WEILL-HALLE

**La CONTRACEPTION au SERVICE
de l'AMOUR**

COMMENTAIRES SUR LA SEXUALITE

par le Dr VALENSIN

Ed. G. de Monceau

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, Paris-9^e — Tél. : 878-44-82

(Métro : N.-D. de Lorette - Cadet - Lepelletier)

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)

Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table